

PREMIERE PARTIE

CADRE CONCEPTUEL DE

L'ETUDE PAYSAGERE

**« Si un tel assemblage d'arbres, de montagnes, d'eaux et de
maisons que nous appelons un paysage est beau, ce n'est pas
par lui-même, mais par moi».**

Baudelaire, *Curiosités esthétiques*

1. Parler de paysage... du terme de paysage au concept de paysage

1.1. Le terme de paysage

Pour beaucoup, *parler de paysage* ne fait pas sérieux : « terme trop empreint de subjectivité, voire d'émotivité... ». Ainsi, en 1978, Georges Bertrand, l'un des représentants de l'école de Toulouse a dû écrire : « Pourquoi débattre encore du banal *paysage* ? Pourquoi répondre à une demande encore confuse et ambiguë et à des nouvelles questions sur le rapport que la société entretient avec l'espace ? ».

Depuis lors, est-ce que le *paysage* reste-t-il toujours aussi « banal » et « un terme désuet et imprécis, donc commode, insipide ou trop romantique que chacun utilise à sa guise. » (Bertrand, 1980) indifféremment de l'espace¹ et du temps ?

Pourtant, la fréquence même de son usage suggère l'importance de la réalité qu'il recouvre. Le paysage occupe en effet une place privilégiée parmi les notions qui nous relient à notre milieu de vie, en désignant le cadre de notre existence quotidienne. À ce titre, il peut être l'objet d'une vision artistique (et le terme a pris un sens spécifique en peinture venant à désigner un tableau « où la nature tient le premier rôle et où les figures d'hommes ou d'animaux ne sont que des accessoires ») décrite par le poète ou représentée par la peinture.

Quant aux géographes, on remarque même des préoccupations pour l'établissement de la fréquence de la présence du mot dans les études géographiques : « Dans une étude serrée d'une centaine de textes portant sur le *paysage*, on découvre que dix d'entre eux placent le mot dans le

¹ Dans le sens de contrée, pays.

titre puis parlent d'autres choses. Le reste se partage en sept ou huit groupes, dont l'approche de la notion et l'emploi du terme varient à chaque fois » (Fumey, 1983).

Actuellement, il n'y a rien d'inédit d'entendre parler du *paysage* comme d'un terme *polysémique, transversal, complexe, protéiforme, un peu magique², terme difficile à définir, ...*. Malgré la multitude des signifiants pour un seul mot, au champ sémantique particulièrement riche, il n'est pas possible d'abandonner ce terme, même si à la fois, il y a des avis comme : « Les peuples les plus humanistes n'ont pas eu de mot pour nommer le *paysage*, cette entité où sont réunies toutes les campagnes, tous les fleuves, les forêts, les plages et le ciel qui le composent. Tantôt ils l'appelaient *species* (figure, vue, aspect, physionomique), tantôt *locus* (lieu, pays), tantôt *situs* (endroit, parage) » (Sanchez de Muniain, 1945).

Le mot *paysage* apparaît pour la première fois dans le dictionnaire français-latin de Robert Estienne publié en 1549. Il désigne à cette époque une toile de peintre représentant une vue champêtre ou un jardin. Les historiens et les critiques d'art continuent d'ailleurs à l'utiliser dans ce sens et, pour beaucoup de français de nos jours, le mot *paysage* désigne le milieu naturel non transformé par l'homme.

Ensuite, on trouve la définition dans le dictionnaire de langue de Paul Robert : « un paysage est la partie d'un pays que la nature présente à l'œil qui le regarde ». Dans le même sens s'inscrivent les remarques de Delacroix (1963) : « Devant la nature elle-même, c'est notre imagination qui fait le tableau... » et « notre œil, dans l'heureuse impuissance d'apercevoir d'infinis détails, ne fait parvenir à notre esprit que ce qu'il faut qu'il perçoive... ».

² Jean-Claude Wieber (1985).

Dans plusieurs dictionnaires (espagnol³, anglais⁴) *le paysage* signifie peinture ou dessin qui présente une portion de terrain et, selon une autre acception, étendue de terrain considérée sous son aspect artistique. Ainsi, le paysage a perdu sa valeur spatiale étymologique, du latin *pagus* : village, hameau, qui a donné en français : *pays, paysage* et *paysan* ; en italien : *paesaggio* ; en espagnol⁵ : *pais, paisaje, paisano*, en roumain : *tara, peisaj, taran*.

Du point de vue polysémique, le concept de paysage engendre une multitude de démarches. Il n'est plus de discipline – de la géologie, aux disciplines naturalistes, à l'art pictural, en passant par la littérature – qui n'a jamais utilisé, en premier temps ce terme et après ce concept ? « ...le concept de *paysage* est un concept fuyant à plusieurs sens et un objet concret, réel, vécu et perçu par tous, participant à la définition de nos cadres de vie. » (Avocat, 1984). L'usage du mot adjectivé est très répandu en géographie : paysage rural, agraire, naturel, etc. Pitte (1983) présente les différents problèmes liés à l'utilisation du terme en géographie ; Turner (1983) offre une synthèse des différents sens de *Landscape*, qui a un sens très proche de *paysage*.

L'évolution des acceptions du mot paysage n'est d'ailleurs pas un cas unique. La notion de paysage a reçu, comme on vient de constater, des acceptions très diverses, elle est liée à une certaine façon pour l'homme de se représenter son environnement et de se situer par rapport à lui. Les arts ont très tôt exprimé ces changements de représentations et de relations spatiales (Schmithüsen, 1973).

³ Dictionnaire de la langue espagnol (1999).

⁴ Oxford Dictionary (1996).

⁵ En espagnol, il reste aussi la version directe : *por estos pagos*.

1.2. Le paysage en art

L'association paysage/art est inévitable si on pense que le mot paysage désigne d'abord un type de peinture, développée dans *l'Encyclopaedia Universalis*, (Battisti, 1980, 1997). Les autres ne constituent que des paragraphes restreints.

De la sorte, le *paysage* constitue un chapitre extrêmement important bien que discontinu de l'histoire des arts figuratifs et de la littérature.

En art, le *paysage* représente un genre complexe qui succède à l'art sacré et se substitue véritablement à lui et le *paysage* est sensible à l'exactitude de l'espace à représenter.

Le *paysage* artistique a servi de point de départ à diverses recherches liées à celles de niveaux de perception. Cette recherche dans le domaine artistique porte fondamentalement sur « la façon de se placer en contact émotionnel avec la nature ; l'étude des effets particuliers dus à la réfraction du soleil et des ombres et à leurs variabilités ; la façon d'articuler la vue en plan successif, c'est-à-dire selon différents niveaux capables de suggérer un espace tridimensionnel ou un équilibre plus précis dans le domaine de la composition » (Batistti, 1997), par d'ailleurs, cette dernière approche a été tellement bien reprise et développée par les géographes.

Le paysage artistique a besoin pour se constituer d'un système assez complexe de construction entre divers éléments naturels et/ou anthropiques, entre des tons, des lumières, des couleurs et des proportions. C'est pourquoi, il y a des auteurs qui expliquent l'apparition des *paysages* seulement dans des civilisations hautement évoluées, en tenant compte de l'exigence de tout un ensemble de procédés techniques. Les thèmes privilégiés par les artistes peintres sont suivants : champs labourés ou abandonnés, village, pont, champ, etc.

L'art contemporain attribue une place de plus en plus importante à l'environnement physique et à l'émotion.

Le *paysage* peut aussi être lié à certaines formes d'iconographie, comme la cartographie (cette voie a été empruntée par Dürer et Bruegel lorsqu'ils représentèrent des paysages alpins ou des paysages de saison), le dessin d'architecture, la perspective urbaine, ou le bloc-diagramme. Cette documentation a parfois servi de modèles aux paysagistes eux-mêmes. Le *paysage* constitue alors une manière de reproduction scientifique du monde, « assumant un caractère de documentaire fidèle et permanent. »(Leveau, 1997).

En passant en revue les diverses disciplines intéressées par le *paysage*, on doit citer les historiens qui sont attirés particulièrement par la fonction du paysage, dite « lieu de mémoire », souvent succédés par les travaux des archéologues⁶ qui ont commencé à reconstituer les paysages anciens par l'intermédiaire des vestiges archéologiques. Ensuite, les naturalistes ont plutôt traité les composants naturels du *paysage*, intégrés ensuite aux écosystèmes⁷. Pour les géographes, le paysage est d'abord un espace balayé par le regard dans lequel ils décèlent les constituants physiques et les organisations sociales.

En conclusion, le terme de *paysage* est employé par de nombreuses disciplines : écologique, géographie, sociologie, art plastique qui ne s'opposent pas, mais qui se complètent. Le paysage apparaît comme un concept transversal qui offre la possibilité de fédérer diverses disciplines, en envisageant des études en commun ; études qui sont de plus en plus nombreuses aujourd'hui. Les travaux des agronomes, des écologistes, ou

⁶ On note les études de J. Chapelot sur l'archéologie du paysage rural qui a comme but l'appréhension des processus de « mise en place de l'agrosystème et la régression de l'écosystème ».

⁷ Définis comme un ensemble d'éléments physiques et d'organismes vivants.

ceux d'équipes pluridisciplinaires, engagés dans l'espace, sont de plus en plus nombreux et cohérents.

2. Le ou les paysages en géographie

L'importance du concept de paysage est diversement appréciée selon ses utilisations.

D'après l'édition de 1974 du *Dictionnaire de la géographie* de Pierre George (P.U.F.), le terme de paysage indique :

« Employé par certaines écoles géographiques étrangères pour désigner le milieu naturel synthétique, objet d'une géographie physique globale. Biogéographie : portion d'espace analysée visuellement. Le *paysage* est le résultat de la combinaison dynamique d'éléments physico-chimiques, biologiques et anthropiques qui, en réagissant les uns sur les autres, en font un ensemble unique et indissociable en perpétuelle évolution ».

Mais, les géographes se sont préoccupés du paysage dès le XIXe. Ce concept est devenu polysémique au fil du temps, ce qui a engendré de nombreux travaux et analyses critiques (Hard, 1970 ; Lacoste, 1977).

Pour certains, le concept de *paysage* est pleinement géographique, au cœur même de la discipline et susceptible d'aider à sa cohésion (un « lieu central », un « concept de synthèse », un « carrefour », un « pôle centripète, propre à assurer un statut scientifique plus solide... »), pour d'autres, il n'est qu'un décor.

Avant d'apparaître et de s'affirmer dans l'école française, le concept de *paysage* se trouvait au cœur de toute une partie de la réflexion géographique dès son origine, surtout dans les pays germaniques, anglo-saxons et de l'Europe de l'Est, employant des approches quantitatives.

Les savants russes, en développant la logique de recherche géographique proposée par A. von Humboldt, continuent à réfléchir sur le

paysage comme objet spécifique de l'étude géographique dont la fonction est d'englober un rapport universel existant entre les divers éléments du milieu et leur subordination dans l'espace. Vers 1920 plusieurs travaux apparaissent déjà en Russie. Ils réfléchissent sur la notion de paysage et l'on peut signaler la naissance de la *Landschaftovedenie*, la science du paysage. Elle émerge comme résultat de l'effort pour réunir deux idées : celle de la discontinuité du milieu, fruit de sa structure hétérogène, et celle de sa continuité et de son unité dans l'espace et le temps.

De même en 1908, Borzov (représentant de l'école russe) développe la conception du Complexe naturel territorial et il affirme même que la géographie est une science des paysages – « les paysages qui sont, à la fois, des ensembles d'éléments physiques et des tableaux harmonieux de la nature ». Pour continuer avec l'école russe, on remarque le disciple d'Anoutchine, Lev Semionovitch Berg qui propose (dans son article Essais de la division de la Sibérie et du Turkestan en régions paysagères et morphologiques, 1913), la première définition scientifique du paysage.

En choisissant le mot d'origine allemande *Landschaft*, Berg définit le paysage comme une région dans laquelle les particularités du relief, du climat, des eaux, du sol, de la végétation et de l'activité humaine sont organisées en un ensemble géographique.

Son ouvrage de 1915, *Objet et problèmes de la géographie*, Berg montre le paysage comme un objet d'étude transcalaire, en proposant simultanément des mesures des unités spatiales différentes (du paysage à la zone géographique).

Un peu plus tard, les géographes français, replacent l'analyse du paysage parmi leurs préoccupations dominantes en renouant de la sorte avec une tradition inaugurée par P. Vidal de la Blache, où le paysage désigne un espace géographique plus ou moins nettement limité et considéré surtout dans son aspect physique.

De l'école française classique, on cite encore P. Gourou et M. Sorre qui ont placé l'étude des paysages comme l'aboutissement de toute réflexion géographique (1969, 1961). Avec la notion de « *paysage humain* », M. Sorre s'efforçait de réintégrer les paysages dans l'approche humaniste; il affirmait par ailleurs qu'une telle recherche implique la mise au point des méthodes d'études systématiques et de systèmes de classification.

Malgré sa difficulté de saisir le paysage dans sa complexité socio-écologique, la géographie classique a apporté cependant quelques contributions indispensables à l'analyse paysagère : les notions d'espace et d'échelle, et l'intégration de données historiques et archéologiques. Certains chercheurs veulent ériger la géographie en discipline strictement scientifique selon une approche dite objective : « Cette volonté de promouvoir un ordre spatial et visuel du monde répond à la tendance générale de la pensée occidentale dans les temps modernes. » (Dardel, 1952).

C'est dans cette « atmosphère » que les géographes essaient de conceptualiser le terme de *paysage*, considéré comme un objet de recherche propre à la géographie, abstrait et généralisé, et qui a été défini, par ailleurs, assez récemment (vers la fin de la décennie 60-70) grâce à une conjonction scientifique générale particulière : la place de plus en plus large accordée à la réflexion épistémologique dans toutes les recherches, tout particulièrement en biologie et en liaison étroite avec les problèmes de sémantique et de classification ; le développement des recherches sur les structures et les systèmes inspirés de la linguistique, qui dotent le chercheur d'un outil lui permettant d'examiner le paysage, non plus comme une collection d'objets, mais comme un « ensemble »

cohérent⁸ ; comme bon nombre d'écoles géographiques étrangères ont développé les études intégrées, pratiques ou théoriques, qualitatives ou quantitatives (Russie, Europe de l'Est, Australie, Canada) . Techniquement, le progrès de la photo-interprétation, le lancement des satellites, qui fournissent des données particulièrement adaptées à l'examen global des milieux ont fait évoluer les concepts et les méthodes. Il reste toujours le souci d'assurer au *paysage* un statut scientifique et de formuler une théorie générale du paysage (Claval, 1984).

Avant d'entamer le champ épistémologique propre au concept de *paysage géographique*, on considère qu'il est important de tracer le cadre général épistémologique scientifique qui a permis l'émergence du *paysage* ainsi que les cadres écologique et sémiologique.

2.1. Le contexte épistémologique du développement « de la science du paysage »

2.1.1. Cadre structurel écologique

En écologie⁹, l'intérêt pour le concept de *paysage* est une réalité bien illustrée par le nombre important de rencontres internationales sur ce sujet. « L'écologie du paysage a émergé ces dernières années comme une science à part entière dans un consensus scientifique international. » (Tjallingii et de Veer, 1981).

⁸ Tout comme dans la conception de M. Santos (1997) : « L'optique géographique considère les objets en systèmes et non simplement comme collections. ».

⁹ L'écologie analyse les relations qu'entretient chaque espèce avec son environnement, la structure, le fonctionnement et l'évolution des systèmes que forment les populations microbiennes, végétales et animales vivant dans un même milieu et, finalement, la dynamique de ce vaste système, la biosphère, que constitue l'ensemble des organismes, les espèces terrestres et aquatiques.

La finalité de ces recherches vise à aborder le paysage dans sa globalité. Ce projet holistique se fonde alors sur des démarches méthodologiques variées (comme les études de Phipps, 1981). La symbiose entre l'approche écologique et l'approche globale, permet de saisir le milieu dans son ensemble et de mieux poser les problèmes environnementaux de l'utilisation de l'espace par les sociétés humaines.

Les démarches méthodologiques reposent sur l'existence d'un « modèle de relations liant », au sein du *paysage*, des facteurs producteurs d'éléments divers (matière, énergie, information¹⁰) et les éléments produits.

L'existence d'un tel modèle de relation fut la base de la méthodologie proposée dans les années 1950 par l'école australienne (Christian, 1957) et se retrouve dans le concept « d'espace transactionnel » introduit par Hills (1974). Pour ce dernier, l'identité et l'unité du paysage reposent sur les modalités de fonctionnement des processus de transaction qui s'établissent entre l'espace abiotique et l'espace biotique.

Suite à ces théories, on parle des *paysages écologiques*, conçus comme formes associées à un ensemble de milieux et de *systèmes écologiques* (ou écosystème¹¹) interactifs considérés le plus souvent

¹⁰ L'échelle à laquelle les processus sont examinés est très importante. On rencontre souvent l'affirmation que les processus responsables du développement des formes spatiales pouvaient être observés à l'échelle de l'écotope (cellule et site) (Veen, 1981), et qu'une étude complète du « métabolisme » d'un écotope (terme proposé en 1904 par Vyssotski, qui fait ses recherches dans les steppes russes, comme objet de recherche physico-géographiques) pouvait révéler les forces en action dans le paysage (Neef, 1981). A un autre niveau d'échelle, les interactions spatiales intercellulaires permettent de concevoir une analyse des relations dites « horizontales » sous la forme de circulation d'eau, d'énergie, de matière (Glazovskaia, 1976).

¹¹ Le terme d'écosystème, introduit par A.G. Tansley en 1935, a été précisé par R.L. Lindeman en 1942. Il désigne un ensemble précis de catégories trophiques

comme homogènes (Smith, 1970). D'autres (Bourlière et Lamotte, 1978) n'excluent pas l'étude des écocomplexes qui associent de différents écosystèmes en étudiant leurs interrelations latérales.

Tricart (1979) fait un premier rapprochement entre écologie et paysage : « Un paysage s'avère ainsi comme la traduction concrète et spatiale d'un écosystème. »

Donc, la notion de « paysage » est féconde en écologie¹² parce qu'elle a fait prendre conscience de l'influence de l'environnement immédiat de l'écosystème et des interrelations entre systèmes. Autrement dit, il s'agit d'une prise de conscience d'une certaine dimension spatiale des écosystèmes.

C'est à partir de la contribution du chercheur russe du début du siècle, Vernadski, qui en 1906 publie son ouvrage « *De la conception scientifique du monde* » où il introduit l'idée des échanges de matière et d'énergie en proposant également le terme de *biosphère*.

Le terme paysage évoque bien l'échelle spatiale à laquelle se rejoignent la géographie et l'écologie. Les composants du paysage sont liés par des *processus*, définis comme l'expression même de la continuité du milieu. L'étude des relations entre les notions de paysage et d'écosystème n'est pas nouveau. Richard (1975), en faisant une synthèse sur le sujet, définit le paysage comme la partie visible de l'écosystème et propose d'analyser indépendamment la structure (c'est-à-dire l'association de formes) et le système (le fonctionnement et les interactions). Il propose la notion de « systèmes taxo-chorologiques »,

interdépendantes, entre lesquelles se répartissent des individus de différentes espèces et interaction avec un environnement physico-chimique déterminé. L'accent est mis sur les chaînes et les réseaux trophiques. L'écosystème n'a ni échelle, ni support spatial bien défini.

¹² L'écologie étudie l'écosystème dans son flux d'énergie, matière et information.

une notion plus élaborée qui permet de saisir toutes les nuances de la mosaïque paysagère.

Les méthodes de l'école franco-ivoirienne procèdent par une approche globale et scalaire depuis les segments de paysage jusqu'aux géons et géotopes. Il s'agit d'un zonage spatial réalisé à partir des photographies aériennes. Les missions de terrain s'appuient sur la détermination des segments et séquences de paysages (selon des critères topographiques et morphologiques) et se traduisent finalement par des relevés systématiques au sol sur des transects. Les analyses multivariées des correspondances des variables permettent de définir les éléments dominants de la structure des paysages. Les paysages s'assimilent à des géo-horizons dominés par des éléments biogéographiques et morphologiques.

Des chercheurs soviétiques¹³ et américains ont essayé d'aborder les paysages sous l'aspect strictement quantitatif. Le paysage est considéré comme un système énergétique dont l'étude se pose en termes de transformation biochimique. Le principal intérêt du « *geochemical landscape* » est d'aboutir à une typologie dynamique des paysages en fonction de la migration des substances géochimiques. La géochimie du géosystème et les recherches métallogéniques permettent la reconnaissance des gisements minéraux¹⁴.

Depuis quelques décennies, pourtant, des préoccupations convergentes apparaissent chez nombreux géographes et écologues. Ces convergences trouvent leur origine dans ce qui constitue pour la

¹³ L'approche quantitative va s'affirmer vite en géographie russe. A.A. Grigoriev place au centre des études géographiques la sphère géographique, ou géosphère. Il souligne qu'il est impossible d'étudier la physionomie du paysage sans analyser son contenu matériel, qui peut être exprimé en formules et en équations. Ainsi, selon lui, il est impossible de saisir le déroulement des processus géographiques dans l'espace sans comprendre la dynamique temporelle du milieu.

¹⁴ Selon cette vision, on distingue trois catégories de paysages : un type « résiduel » (stable), un type de « transit » (perte de substance), et un type d'« accumulation ».

géographie et l'écologie une même problématique : l'une et l'autre cherchent à comprendre l'occupation de l'espace par les êtres vivants et, réciproquement, le rôle de l'espace dans leur dynamisme et leur évolution. Cette réalité oblige la géographie et l'écologie à se rapprocher sur le plan conceptuel et méthodologique.

Du point de vue de l'écologie, *l'écologie du paysage*¹⁵ consiste à passer de l'homogène à l'hétérogène et à étudier les propriétés de l'hétérogène. L'hétérogénéité ne doit pas être considérée comme une caractéristique structurale de l'espace écologique. L'écologie du paysage, par l'étude des flux, permet de définir une certaine structure du paysage. C'est un élargissement du concept de paysage, tel qu'il résulte de l'adoption de l'approche systémique.

Au total, l'écologie du paysage conduit à la reconnaissance d'un niveau d'intégration écologique supérieur à celui des écosystèmes. À ce niveau apparaissent des propriétés nouvelles, liées à la structure des mosaïques. Il a été proposé de désigner ces systèmes d'écosystèmes par le terme d'*écocomplexe* (Blandin et Lamotte, 1985). Ce terme évite les ambiguïtés du terme paysage, car il désigne une catégorie de systèmes écologiques considérés sans aucune référence aux phénomènes de perception.

¹⁵ Le terme de « écologie du paysage », *Landschaftökologie* ou *Landscape Ecology* date de 1939 et a été créé par le biogéographe allemand Troll. Officiellement reconnue dès les années 1960 dans les pays de l'est et du nord de l'Europe, cette discipline a pris toute son ampleur, sur le plan international, avec la création, en 1982, de *The International Association for Landscape Ecology* et celle, en 1987, de la revue internationale *Landscape Ecology*.

L'écologie, apporte-t-elle un plus scientifique au statut ontologique du *paysage*, ou peut-on se demander comme G. Bertrand : « Y a-t-il une solution écologique à la problématique paysagère » ?

La recherche sur le paysage s'inscrit dans le courant général de l'écologie scientifique, mais également sur la marge, celui d'une attitude de réflexion critique, les « réserves » ne portant pas sur les modalités théoriques et pratiques de son application au domaine social. L'écologie est une science biocentrique et l'écosystème est un concept biologique qui focalise sur le bilan énergétique et sur la production de matière vivante par le mécanisme de la photosynthèse, du métabolisme et de la chaîne alimentaire.

Il reste que, de toute façon, « la science du paysage » a repris de l'écologie quelques traits bien précis : homogénéité/hétérogénéité spatiale, discontinuité¹⁶/continuité spatiale, flux d'énergie, matière, information¹⁷, etc.

2.1.2. Cadre structurel sémiologique¹⁸

La renaissance actuelle des analyses des paysages s'appuie, du côté des sciences sociales, sur une interprétation sémiologique du paysage dans

¹⁶ En 1926, L. G. Ramenski formule l'hypothèse de la discontinuité naturelle, intrinsèque de la végétation, comme le résultat des circonstances environnementales. En développant l'idée de continuité et discontinuité simultanées de la nature, Ramenski propose une réflexion sur la division du paysage en parties (ourotchié, miesnost, faciès), déterminées par des flux latéraux de matière et d'énergie.

¹⁷ Tout élément, quelle que soit sa nature (énergie, matière), qui présente une variabilité dans le temps et dans l'espace, produit de l'information (Quastler, 1958).

¹⁸ Pour certains auteurs, la sémiologie est plus générale que la sémiotique. La sémiologie n'a pas comme objet l'acte sémique dans toute sa réalité mais seulement l'ensemble des éléments fonctionnels. La sémiotique analyse l'aspect communicatif de l'acte sémique, qui est le producteur de connaissance (Buysens).

ses dimensions culturelles et socio-économiques. Cette renaissance a été signalée dès le numéro de 1974 de *L'espace géographique*, confrontant le paysage et la sémiologie, « Lire le paysage, lire les paysages ». Dans les orientations de cette équipe (Béthmont, Avocat, Flatrès-Mury, Rochefort), on se trouve parfois aux confins de l'herméneutique (Berque, Pelletier dans leurs études sur les paysages japonais).

Le paysage est considéré comme chargé de sens, investi par le vécu, comme le lieu privilégié des interactions d'une réalité matérielle avec des structures sémiotiques (Bailly, 1980 ; Hussy, 1980 ; Hard, 1981 ; Sanguin, 1981).

L'analyse sémiologique étudie les rapports entre signes et objets auxquels il faut ajouter leurs interprétants. D'après la théorie de J. Piaget¹⁹ (*L'explication sociologique*, 1951), sur la connaissance, celle-ci « ne part jamais ni de l'objet ni du sujet, mais de leur interaction indissociable pour y avancer dans la double direction d'une extériorisation objectivante et d'une intériorisation réflexive », ainsi, on a précisé en géographie la nécessité d'envisager une mise en évidence d'un niveau sémiotique dans l'analyse du paysage.

Lorsque le linguiste Saussure évoque, dès 1916 le caractère « hétéroclite et multiforme du langage », il semble ouvrir une nouvelle voie. Il faut distinguer entre langage, parole et langue. La parole, comme le paysage, est concrète, particulière, vit par l'usage et donc une discipline plus large, la sémiologie, s'est constituée sur le même modèle (signifiant signifié, syntagme-système). Il est intéressant de noter ici la position du géographe classique qu'est P. Gourou : « Il semble bon de rappeler que le paysage total n'est pas un système structuré » ou son observation : « d'une part, la géographie est l'intelligence des paysages,

¹⁹ L'apport de J. Piaget a bouleversé l'épistémologie des sciences humaines et a ouvert de nouveaux champs d'étude à la connaissance en général.

faite « des corrélations que suggèrent les paysages », mais, d'autre part, « les éléments physiques et humains ne forment pas un ensemble vraiment structuré. Pour trouver un système structuré, il faut remonter à la civilisation dont les éléments du paysage dépendent largement ».

La position d'un représentant de l'école bisontine, J.-C. Wieber qui déclare nécessaire d'associer ou de raccorder les plans techniques, conceptuels, voire idéologiques, une « science du paysage » avec une « science des individus qui se font leur paysage ». Il se demande pourquoi ne pas appliquer, pour résoudre cette opposition, un schéma analogue à celui qui existe en linguistique et en sémiologie tant qu'il y a une approche syntaxique et lexicale du texte, et une approche psychologique des réactions des lecteurs face au texte. Les deux voies sont, *a priori*, étrangères l'une à l'autre, et pourtant le texte existe : elles s'y rejoignent. »

La géographie essaie de considérer le paysage comme signifiant en partant du principe que les fonctionnements du paysage terrestre sont divers. Le paysage nous renvoie à plusieurs « signifiés », comme le montre le géographe André Fel en 1980 (il y a eu plusieurs débats sur des termes comme : l'homme-habitant, La Lannou), l'homme-producteur, George).

Les questions sémiologiques les plus fréquentes que l'on pose en qualité de géographe concernent surtout l'étude des rapports entre la forme et le sens, ou entre le signifiant et le signifié. Le problème vient en effet de la volonté de nombreux auteurs de se conformer au schéma de la communication. Même en se limitant à un univers culturel particulier, certains auteurs ont essayé de dégager une *sémiotique des lieux* axée sur

la mise en valeur des rapports signifiants entre les formes, c'est-à-dire sur une syntaxe des formes (Boudon, 1973 ; Thornberg²⁰, 1977).

Les études de P. Boudon ont beaucoup influencé la géographie du paysage. Il a mené des études sémiotiques pour dé-codifier des lieux déjà construits et il utilise huit critères essentiels pour entreprendre l'analyse des lieux : clôture, accessibilité, hiérarchisation, orientation, échelles, concentration, motifs de croissance et stabilité, critères repris, d'ailleurs dans l'analyse spatiale géographique.

Avec cet auteur, nous avons une combinaison syntagmatique entre expression et contenu, et une sélection paradigmaticque entre « forme » et « substance », principe et même vocabulaire ont glissé avec succès dans la géographie des paysages.

Il y a aussi une sémiologie de la communication (Mounin, 1970). Le jeu des connotations multiples, la présence « d'indices » dans le paysage échappe en effet à une analyse où prime l'intentionnalité. On peut y ajouter la leçon de phénoménologie selon laquelle toute activité cognitive implique une intentionnalité. Pour tout utilisateur ou observateur, il y a *processus sémiotique* dans la mesure où le paysage fournit des informations. On peut arriver à concevoir le monde naturel « comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins implicites » (Greimas, 1985).

La perspective n'est plus d'opposer le monde des symboles (Piaget, 1959 considère le symbole comme plutôt psychogénétique et le signe plutôt sociogénétique) à celui de la nature, mais de considérer les deux comme des niveaux différents, mais reliés, de réalité signifiante. On peut donc considérer le paysage comme le lieu des corrélations multiples entre

²⁰ L'auteur considère l'urbanisme et l'architecture comme producteurs ou modificateurs des lieux, et la topogénèse comme l'étude génétique et épistémologique des lieux.

les systèmes de signification, l'organisation écologique et l'organisation spatiale.

On entend souvent parler des signes dans l'étude des paysages. La sémiotique ne veut renoncer à l'analyse d'aucun secteur de la connaissance. Elle parle des « signes codifiés » comme son objet, mais elle trouve le chemin pour enfermer les « symboles moins codifiés » dans une section spéciale. Tous les faits culturels peuvent être étudiés par la sémiotique en tant que les modèles scientifiques puissent être ou causals ou axiomatiques purs.

L'importance de l'observateur dans la problématique sémiologique est importante. C'est le dialectique paysage/observateur, question abordée plus d'une fois par les géographes.

On ne « voit » ou on ne perçoit qu'en fonction d'un certain « outillage mental » (Fèvre) ou de « l'épistémé » (Foucault), c'est-à-dire de cet espace de savoir qui fonde une culture. En d'autres termes, on ne voit que ce qu'on est prêt à recevoir.

Tout élément du paysage étant *produit* par la nature ou/et par les hommes devrait être considéré comme un signe, comportant un ou plusieurs signifiants (le visible) et un ou plusieurs signifiés (ce à quoi renvoie le signifiant : l'action, les systèmes qui ont laissé des traces). Le problème qui se pose est de savoir si les méthodes de la sémiologie sont applicables, et en quelle mesure elles aideraient le géographe dans sa recherche. Les travaux des sémiologues qui se sont intéressés au paysage portent avant tout sur la *communication* ou/et sur la *perception*.

Il faut distinguer entre une sémiologie de la communication et une sémiologie de la signification. La première étudie les signes qui ont été produits pour *communiquer*, avec une volonté d'information. La deuxième étudie les signes qui ont du sens, mais qui sont un produit involontaire en quelque sorte, sans volonté de communiquer.

Une difficulté pour le géographe vient de ce que les signes produits sans intention de communiquer dominant largement dans le paysage, tandis que les travaux les plus avancés des sémiologues portent, au contraire, sur la communication.

La recherche des signes du paysage, qui témoignent une volonté d'information, peut constituer un objectif d'étude pour le géographe. Celui-ci doit être attentif à des faits de cette nature, qui sont inscrits dans les paysages et même dans l'organisation de l'espace.

Le rapport établi entre signifiant et signifié dépend de l'observateur ; aucun lecteur ne trouvera le même signifié derrière un signifiant donné.

Les géographes français s'intéressent depuis longtemps à la psychologie des peuples. Les Valaques ou les Slovaques de la Martonne, les Britanniques de Demangeon sont de bons exemples. Les rapports psychologiques qui lient les hommes aux lieux ne sont abordés que d'une manière très rudimentaire par « le sentiment d'appartenance régionale ».

Le mérite revient à J. Gallais (1968) d'avoir ouvert une nouvelle voie parmi les recherches des géographes français. Partant d'une perspective classique, l'étude régionale du Delta intérieur du Niger, il ne peut saisir l'organisation de cet espace sans référence aux « liens spécifiques qui unissent une ethnie à des éléments du milieu » (Gallais, 1973). Chaque ethnie a ses propres perceptions, son propre comportement par rapport à l'espace étudié (son propre comportement par rapport à l'espace étudié).

Ce sont la « psychologie de l'espace » d'A. Moles et d'E. Rohmer (1972), les études fondamentales de J. Piaget (1947, 1948, 1971) sur la formation de la représentation de l'espace qui ont eu un rôle particulier dans la cristallisation de cette voie de recherche dans la géographie du *paysage*.

2.2. Une théorie unique et générale du *paysage* ?

En analysant les cadres théoriques susceptibles d'avoir influencé la « science du paysage », il est possible de structurer les « héritages » de celle-là qui ont beaucoup contribué à la constitution de son cadre théorique:

- de l'art, en général, et de *la peinture*, en particulier, elle a repris la préoccupation pour la représentation de l'espace, les préoccupations liées à l'optique, la façon d'articuler la vue en plan successif, c'est-à-dire selon différents niveaux capables de suggérer un espace tridimensionnel ;
- de *l'écologie*, elle a repris la vision globale, holistique sur l'espace²¹, l'intérêt pour l'étude de l'homogénéité/hétérogénéité spatiale, discontinuité/continuité spatiale, flux d'énergie, matière, information ;
- de la *sémiologie*, en effet de la *linguistique*, elle reprend le structuralisme²², l'importance de l'étude des rapports entre la forme et le sens, ou entre le « signifiant et le signifié », l'intérêt pour la communication ou/et sur la perception des signes ou des « indices » inscrits dans le paysage ;
- la science du paysage qui s'appuie encore sur la théorie des systèmes organisés ou théorie de l'organisation spatiale, qui est basée à son tour

²¹ R. Brunet (1962) constate que « le géographe s'efforce à réaliser le vieux rêve du philosophe: appréhender le réel dans sa totalité ».

²² Le concept de « structure » désigne généralement en géographie un arrangement matériel entre de multiples éléments ordonnés ou en interaction. Selon Ritchot (1997) « la géographie structurale consiste à décrire et à expliquer l'apparition, l'organisation, la transformation et l'évolution des formes aussi bien naturelles que culturelles présentes à la surface de la terre.

sur la théorie de l'information²³ (Atlan, 1974, Armand, 1983), sur la thermodynamique (Prigogine et Stengers, 1979) et même sur la théorie des catastrophes, proposée par Thom (1980).

Suite à l'assimilation de toutes ces influences, la science du paysage a réussi à s'établir un cadre théorique qui d'ailleurs se trouve dans une transformation permanente et qui renforce l'idée qu'un corpus théorique n'est jamais fini mais toujours mis en cause.

Bien que G. Bertrand, ait souligné en 1978 l'impossibilité de cerner un champ épistémologique unique à travers le terme *paysage*, on considère que, la réflexion épistémologique sur le *paysage* doit porter, : sur la place du *paysage* dans la géographie et sur la distinction entre *paysage* et *espace*; sur les conditions concrètes d'articulation entre les études sur le *paysage* produit (le *paysage* comme objet) et sur le *paysage* perçu (le *paysage* comme sujet) ; sur l'interface sujet-objet, qui constitue le *paysage* ; sur l'explication des processus²⁴ afin de dépasser l'analyse paysagère, de « dégager les éléments invisibles qui modifient le paysage que l'on voit », en articulant en effet deux directions d'analyse – structurelle et fonctionnelle, d'une part, et l'approche statique et dynamique, d'autre part, en sachant que, les objets géographiques présentent deux niveaux de complexité : fonctionnelle et structurelle, selon A. Moles (*Theoria dos Objetos*, 1971). La complexité fonctionnelle

²³ La théorie de l'information ouvre la voie de l'application de la topologie à la géographie. La connaissance de cette structure permettra de déterminer la meilleure partition de l'espace ou des objets.

²⁴ Question de relation entre structures et processus – processus qui sont générés par des structures, interprétée par certains chercheurs comme une boucle cybernétique (action / rétroaction), Makunina, 1975. Pour d'autres, les composants du paysage sont conçus comme liés par des processus (définis comme l'expression même de la continuité du milieu), B.B. Polinov, 1920.

d'un objet, selon cet auteur est liée à l'éventail des fonctions possibles qu'il porte en lui.

2.3. Le paysage et la théorie des systèmes

En acceptant de traiter du *paysage*, il faut accepter également la dialectique qui existe entre *paysage* et *système* (systèmes d'éléments en interaction).

Le paradigme systémique (travaillé par von Bertalanffy, Morin, Le Moigne), vulgarisé dans la deuxième moitié du XXe siècle, correspond à une profonde coupure épistémologique. La théorie des ensembles, l'analyse du système transforment les mathématiques, la physique et la biologie. En France, c'est Cholley qui a introduit les premiers éléments d'une approche systémique en parlant d'un « système d'érosion », des « combinaisons géographiques », dès avant la deuxième guerre mondiale.

Les types de systèmes mis en discussion par les géographes s'apparentent au concept de système homogène (intégrés comme dans les approches cybernétiques ; l'analyse intégrée en se définissant comme une étude de systèmes ouverts) ou encore aux systèmes dispersés (François, 1983), systèmes à liens faibles, aléatoires. Le paysage est vu comme un ensemble organisé d'unités élémentaires à la fois écologique et spatiales. Il s'agit toujours des unités spatiales dites naturelles dont l'ontologie dérive d'un certain degré d'homogénéité relativement à un ou plusieurs attributs du paysage. Cette notion d'homogénéité est fondamentale. La notion de système, au niveau de relations spatiales, est une démarche d'intégration spatiale.

Parmi les géographes qui agréent le systémisme, on cite : R. Brunet qui affirme que : « Les structures de l'espace s'organisent en systèmes et elles sont engendrées par les systèmes. » Il prend en compte l'étude des formes et des structures spatiales, considérées en elles-mêmes, qui

peuvent conduire à l'idée d'une stabilité de l'espace. La mise en relation des structures et des systèmes dont elles dépendent introduit une dynamique dans l'analyse paysagère. Les travaux de M. Hotyat sur les paysages forestiers démontrent une démarche globale et véritablement systémique (Hotyat, 1984, 1988, 1990).

Ensuite, on trouve intéressante et très proche de notre approche, la position de M. Santos : « L'espace est formé par un ensemble indissociable à la fois solidaire et contradictoire, de systèmes objets et de systèmes d'action, cadre unique dans lequel se fait l'histoire ».

2.3.1. La théorie du « géosystème »

En 1964-1965, le terme de *géosystème* a été défini comme une unité taxo-chorologique parmi d'autres (géotope-géofaciès -géosystème-région naturelle-domaine géographique-zone). Ce terme a beaucoup marqué « l'histoire » du paysage, à tel point que la « Science du paysage » paraît admise en tant que telle par la communauté géographique internationale en particulier depuis le Congrès international de Géographie de Moscou en 1977.

On peut distinguer schématiquement trois états dans le développement mondial de la « science du géosystème ». Ces modes d'approches sont largement complémentaires, ils coexistent et interfèrent.

La première étape se confond avec les descriptions des premiers géographes ou naturalistes. C'est une première tentative de description globale et raisonnée du milieu naturel, fondée sur l'analyse des composants visibles du paysage. Cette démarche continue à se développer, en particulier dans le domaine anglo-saxon où elle est à l'origine des différentes méthodes du « landscape survey » qui font leurs preuves dans l'aménagement des espaces encore peu utilisés (Australie, Canada, Etats-Unis).

L'application de l'analyse factorielle ou multivariée a permis de franchir une étape descriptive de cette période, mais ce ne fut pas une solution finale.

Le deuxième état - l'analyse intégrée du milieu naturel ou la recherche interdisciplinaire – est représenté par l'école qui a essayé de reconstituer et d'appréhender le « complexe territorial naturel » (*prirodnaturalny complex*). Tous les composants connus, visibles ou invisibles sont non seulement pris en considération, mais encore ils sont analysés comme éléments d'un ensemble doué de propriétés spécifiques. Son principe était d'entreprendre une analyse de système « avant la lettre ».

L'analyse systémique ou la « science du géosystème » représente la troisième étape de cette voie de recherche. Cette analyse est née de la volonté de théoriser sur le milieu naturel et global, avec ses structures et ses mécanismes, tel qu'il existe objectivement, plus ou moins modifié par les actions anthropiques. Le point de départ est le concept de géosystème, ou « système géographique » ou « système territorial naturel », qui relève de la théorie des systèmes et de la cybernétique et cette construction théorique n'a été possible qu'à partir de la quantification. Ces théories n'ont été développées et mises en pratique qu'en ex-URSS (l'université de Tbilissi, République de Géorgie).

La doctrine des géosystèmes, proposée pendant les années 1960-1970 par Sotchava, a eu pour base une idée de la liaison absolue entre tous les « composants » du paysage. Sotchava définit le géosystème comme un système naturel, de niveau local, régional ou global, dans lequel le substrat minéral, le sol, les communautés d'êtres vivants, l'eau et les masses d'air, sont interconnectés par des échanges de matière et d'énergie, en un seul ensemble.

Elle fonctionne selon les lois générales de la thermodynamique et de la géochimie. En empruntant les idées à la théorie systémique, la

science du paysage s'efforce à clarifier les problèmes de la discontinuité intrinsèque au paysage. Selon l'école russe, le géosystème sert à désigner un « système géographique naturel homogène lié au territoire ».

Pourtant, le géosystème se différencie de l'écosystème : le géosystème est un concept territorial, une unité spatiale bien délimitée et analysée à une échelle donnée ; le géosystème est beaucoup plus large que l'écosystème qui devient ainsi une partie du système géographique naturel. Dans le géosystème il n'y a ni approche préférentielle, ni hiérarchie *a priori*. L'ensemble des structures et des mécanismes est appréhendé globalement. La structure du géosystème correspond aux phénomènes de distribution spatiale à la fois verticale et horizontale.

Dans une première phase de la recherche, en France comme ailleurs, on a privilégié l'étude de la distribution spatiale des phénomènes et on a procédé à des études chorologiques. *L'espace est passé avant le temps*. Dans ce sens, on cite l'école de Toulouse et celle de Besançon.

Les méthodes de l'école toulousaine se basent sur une démarche d'analyse globale qui débute par la recherche intégrée des géotopes et géofaciès. Tout comme dans l'école russe les missions de terrain s'appuient sur des relevés de terrain (géomorphologiques, pédologiques, phytogéographiques et enquêtes sur la mise en valeur économique), donc sur une analyse sectorielle, cette analyse paysagère s'appuie encore sur des cartes 1/10 000 ou au 1/25 000. Dans la conception des représentants de cette école le géosystème « est un concept naturaliste dont la finalité est de comprendre la structure et le fonctionnement du système géographique naturel » (Bertrand, 1981). Finalement, l'équipe de Bertrand intègre les dimensions historiques, sociologiques et politiques à travers du processus économique et social tout en privilégiant les données naturelles.

Dès 1945, Berg a proposé le terme « d'aspect » du paysage et Solntsev a analysé les cycles et les rythmes des processus des géosystèmes. Mais ces études n'ont pas su se développer qu'avec la mise en place de stations de mesures régulières couplées avec la télédétection.

La télédétection permet une surveillance permanente des géosystèmes dont les « états » sont analysés d'après les mesures prises par les satellites. Chaque géosystème se définit par une succession d'états dans le temps (« sostoianie »). Chaque « état » correspond à une structure et à un fonctionnement, à une certaine situation dans l'espace. Il n'est pas possible de séparer le rapport temporel du rapport spatial dans l'école russe du paysage.

Entre l'analyse spatiale et l'analyse temporelle, il y a un seuil méthodologique et technologique qui n'a été réellement franchi qu'en Géorgie et tout particulièrement par les chercheurs de la station de Martkopi (Caucase) qui dépend de l'Institut de Géographie de Tbilissi.

Fruit de la recherche de moyens efficaces de gestion de l'espace géographique et de la nécessité de créer rapidement des cartes de ses vastes territoires, la géographie russe, tout comme d'ailleurs en Allemagne, tente de substituer l'étude des relations fonctionnelles à celle des données physionomiques.

À la différence du paysage d'Humboldt, le *Landschaft* des géographes russes acquiert de plus en plus les traits du modèle scientifique abstrait, qui s'éloigne de la représentation sensible du paysage pour atteindre un paysage de plus en plus objectif.

Cependant, une contradiction demeure au cœur même de la notion de paysage : le paysage, objet de la réalité spatiale et le paysage, sujet de perception, ce qui va entraîner, des interprétations polémiques sur la morphologie et la structure du paysage. Toutes les variations des descriptions des paysages par les géographes soviétiques se fondent surtout sur le caractère des ensembles d'éléments naturels, leur distribution et l'histoire de leur formation, leur hiérarchie et leur morphologie.

En refusant toute analyse sociale, les géographes soviétiques dénoncent la géographie « bourgeoise » de type classique et déclarent que

ce sont les résultats pratiques qu'on exige des travaux scientifiques (Gherassimov, 1956). En ce sens, ce sont les modèles qualitatifs et quantitatifs qui, selon la pensée géographique soviétique, peuvent permettre la maîtrise du milieu géographique.

Le géosystème permet d'appréhender sans discrimination et sans hiérarchisation préalable la totalité du « complexe géographique naturel ».

A l'origine des travaux modernes sur le paysage « naturel », on trouve les « puissantes » méthodologies mises au point par les géographes soviétiques et généralisées en Pologne, Tchécoslovaquie, Allemagne, où elles se combinent avec le courant de la Landschaftsökologie (fig. 1).

Les méthodes utilisées sont essentiellement quantitatives et fondées sur la cybernétique. Elles s'appuient sur des mesures stationnelles qui permettent d'établir des bilans biochimiques et énergétiques à l'échelle des différents « géofaciès » du paysage. Les méthodes fondées sur la cybernétique permettent la prévision des « états » des paysages.

Pourtant, on signale dans l'école russe des attitudes comme celle de Vladimir Vernadskïi qui a développé la théorie de la *noosphère* dans les années 1930-1940, définie comme la sphère des connaissances, de la raison, de la transformation du milieu par la civilisation humaine.

2.3.2. La théorie du système « paysage visible »

Selon une approche systémique et cartésienne du « paysage-objet », et en se développant l'approche « d'espace corporel, subjectif, affectif » de la géographie de perception – comme aimait à dire F. Braudel, que « le géographe est un œil » - et celui du comportement pour trouver « le paysage-sujet », on passe par le « système paysage visible » créé et argumenté par une série de représentants de l'école française de Besançon (Brossard, Wieber, 1980), étant à la recherche d'un mode d'approche du

paysage. Selon eux : « Le paysage est un signe d'un système de forces en action, un spectacle visible ». Ils proposent, en 1980, un schéma systémique du paysage qui organise et relie les trois sens du mot « paysage » : la boîte « producteurs », la boîte « paysage visible » et la boîte « utilisateurs » (fig. 1).

Les méthodes de l'école de Besançon sont toujours fondées sur des éléments naturels et conçoivent le paysage comme un « polysystème à trois étages en interaction et non réductibles l'un à l'autre : le système producteur, l'image composée et visible du paysage et le paysage perçu » (Ormaux, 1986). Le système producteur est composé des composantes visibles (arbres, herbes, constructions, etc.), ou invisibles (géologie, pédologie,...) ou de fonctionnement. De la sorte, ils situent au même niveau de l'analyse du paysage l'analyse des composantes et celle des relations. La boîte paysage visible correspond à *l'image référentielle de la perception* (Ormaux, 1986). La boîte objet est donc analysée en référence à la nature constitutive de ses composantes abiotiques, biotiques et anthropiques. Par leur méthodologie, ils proposent un rapprochement entre l'étude des données subjectives et les faits objectifs. Leur méthodologie s'appuie sur des relevés systématiques à grande échelle et sur l'exploitation des cartes et des photographies de toute sorte pour aboutir à la cartographie des paysages.

C'est tout à fait vrai qu'à la lumière de son histoire le concept de *paysage* comprend nécessairement une composante visuelle et se limite au visible. Il n'est que l'apparence des choses, les mécanismes étant, eux-mêmes, invisibles. Ainsi, R. Brunet remarque que le paysage est « un aspect » de l'espace géographique, l'élément *visible* de l'espace perçu, tout comme pour P. Gourou (1971) « le paysage des géographes est une chose qui se voit ».

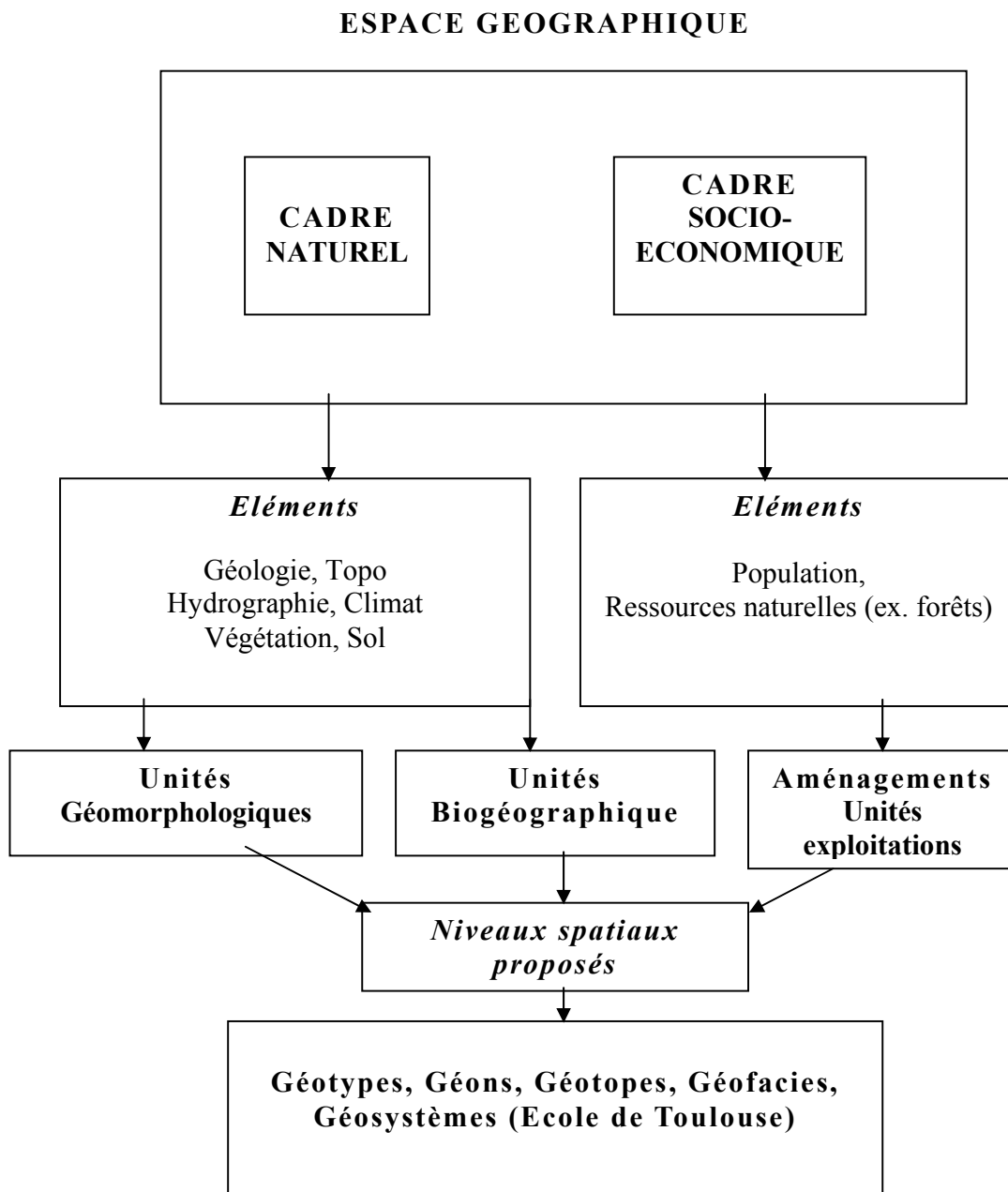


Figure 1 : Synthèse des approches naturalistes du paysage

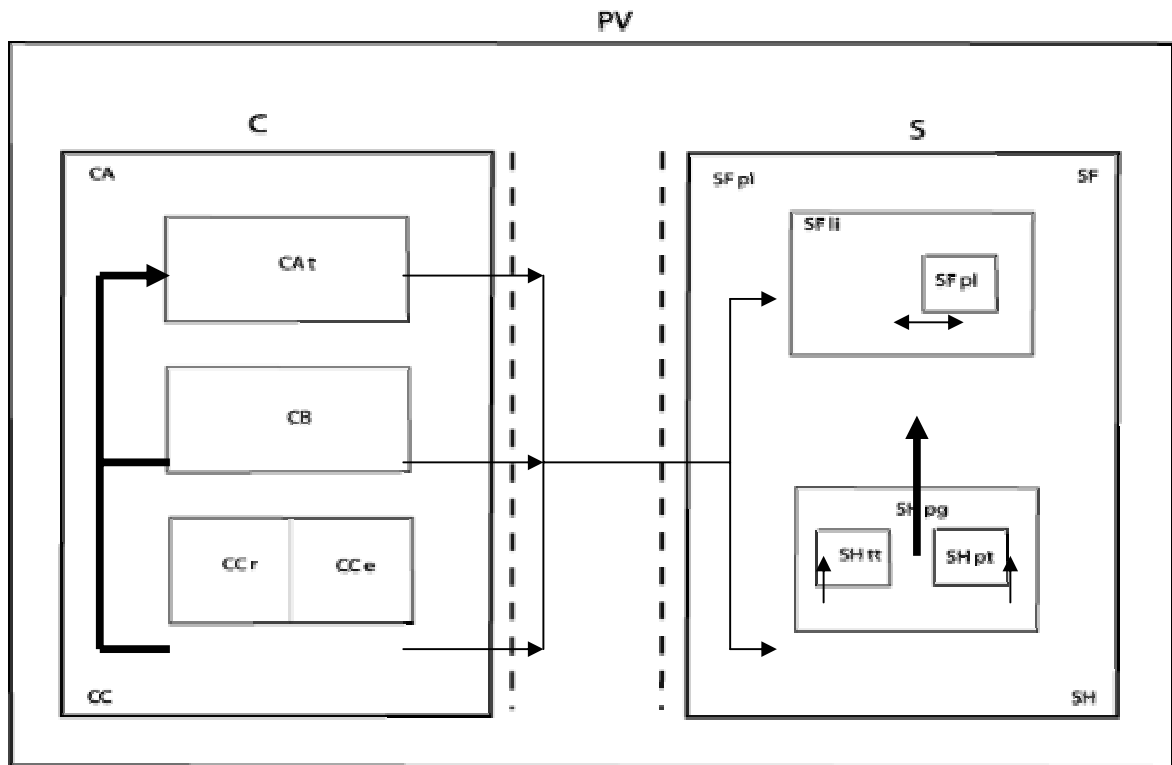
La notion de *paysage visible* a été présentée au colloque international de « Landscape Ecology », (localité de Veldhoven, avril 1981). Le terme a été détaillé davantage par Wieber²⁵ et Brossard (1984) en abordant en même temps l'aspect fonctionnel des paysages visibles : « Le paysage est partout ; il est l'apparence, l'aspect visible de la notion abstraite d'espace. »

Le système « paysage visible » a été conçu comme une démarche qui peut permettre l'étude des objets complexes par des approches emboîtées²⁶ et qui peut prendre en compte les relations « vus-voyants » à partir des cartes des combinaisons de composants du paysage et des cartes du paysage « visible ».

Un grand nombre de méthodes pour la classification, la typologie et la cartographie des aspects physiologiques du paysage ont été élaborées : « Donner à voir de façon plus sensible, la physiologie du paysage ». On notera l'école des paysages de Pays-Bas et de Belgique.

²⁵ Ils font des références sur la diversité « visuelle » qui correspond au nombre de différents types d'éléments vus d'un site donné dans une direction donnée et sur la complexité « visuelle » qui correspond au nombre d'éléments vus d'un site donné dans une direction donnée.

²⁶ Ils ont recours à la notion d'emboîtement spatial en conservant la maîtrise du passage d'un niveau d'échelle à un autre.



D'après Thierry Brossard et Jean-Claude Wieber (1980). « Essai de formulation systémique d'un mode d'approche du paysage ».

Légende :

- CA : composants abiotiques
- CA t : composant topographique
- CB : composants biotiques
- CC : composants anthropiques
- CC e : établissements
- CC r : réseaux
- PV : paysage visible
- S : éléments structuraux
- SF : éléments de définition des volumes des formes
- SF li : lignes
- SF pl : plans
- SH : éléments de description des surfaces
- SH pg : plages
- SH pt : points
- SH tt : traits
- causalité
- superposition
- - - zone de définition de structure

Figure 2 : Mode systémique d'approche du paysage

2.3.3. La théorie du système de l'espace perçu et vécu

La notion du paysage implique la perception de l'environnement par un observateur. Le concept anglais de *landscape*, ainsi que l'équivalent allemand de *landschaft*, comprend la notion d'une « scène » qu'on perçoit : « L'espace, la région, les lieux ne peuvent être considérés uniquement comme des réalités objectives. La région en est aussi, elle est peut-être essentiellement même, une réalité vécue, perçue, ressentie, chargée de valeur par les hommes. » (Frémont, 1974).

Il y a d'autres auteurs qui définissent le paysage, toujours dans la même vision, comme : « l'espace de l'usage, l'espace perçu²⁷ serait ce qui est vu, entendu, senti ...dans le cadre de vie ; l'espace vécu et ce qui est utilisé, approprié et ressenti. » (Bertrand) ou « le paysage perçu est déjà construit et symbolique. Son analyse est de dégager les caractéristiques majeures de l'*organisation perceptive* » (Collot, 1986).

Un aspect très important de la géographie de la perception est le fait que toute perception implique un système de références. Lorsque David Lowenthal (1961) publie son travail sur l'épistémologie de la géographie, il aborde un thème pratiquement vierge en insistant sur l'importance du vécu, des systèmes de significations et de l'approche phénoménologique.

Bien des messages culturels, bien des variables (surtout d'un certain nombre de valeurs, affectives, matérielles et imaginaires) se projettent sur cette perception en générant le paysage subjectif. L'évolution technique des civilisations modifie la perception des paysages. Dans ce sens, il y a des géographes qui pensent que : « Les conflits de notre époque sont parfois des conflits de perception des paysages. » (Rochefort, 1974).

²⁷ La perception naît des sensations ; elle est consciente. Le mot anglais perception englobe à la fois la perception au sens français, et « la conscience qu'on a de... ». La perception n'est pas seulement un phénomène visuel.

A l'opposé de l'école russe du paysage ultra objectif, se trouve une autre approche géographique prenant en compte l'appropriation psychologique de l'espace de l'école géographique française classique, qui a fait plus de place aux faits de perceptions, et à leur rôle dans l'organisation de l'espace, ce qui ce n'est le cas d'aucune autre école. Actuellement, l'école anglo-saxonne (paradoxalement peut-être) s'interroge de plus en plus sur le « *sens of place* », le sentiment qu'on éprouve pour les lieux.

Cette appropriation psychologique de l'espace se réalise par le jeu de processus qui se répartissent en deux catégories : ceux qui ont trait à la perception des paysages réels et ceux qui contribuent à former des images mentales : « La notion de paysage dépend avant tout, de la façon de la regarder, c'est-à-dire d'appréhender l'espace terrestre. » (Rimbart, 1973).

La formation d'images mentales individuelles et surtout collectives, généralisent les caractéristiques de l'environnement, soit en les modelant, soit en les moulant sur des attitudes culturelles. C'est certainement dans la cartographie des images mentales que la géographie du comportement a apporté sa contribution la plus originale.

La formation de l'image mentale s'inscrit dans le circuit d'un système de la réalité objective ; le paysage réel envoie des informations, qui sont filtrées suivant les motivations de l'observateur. C'est en grande partie, en fonction de ces images, que les individus règlent leurs comportements. L'enchaînement réalité-information-image-comportement est à la base de la décision ou théorie des actes et plus récemment de la théorie « de l'aide à la décision ».

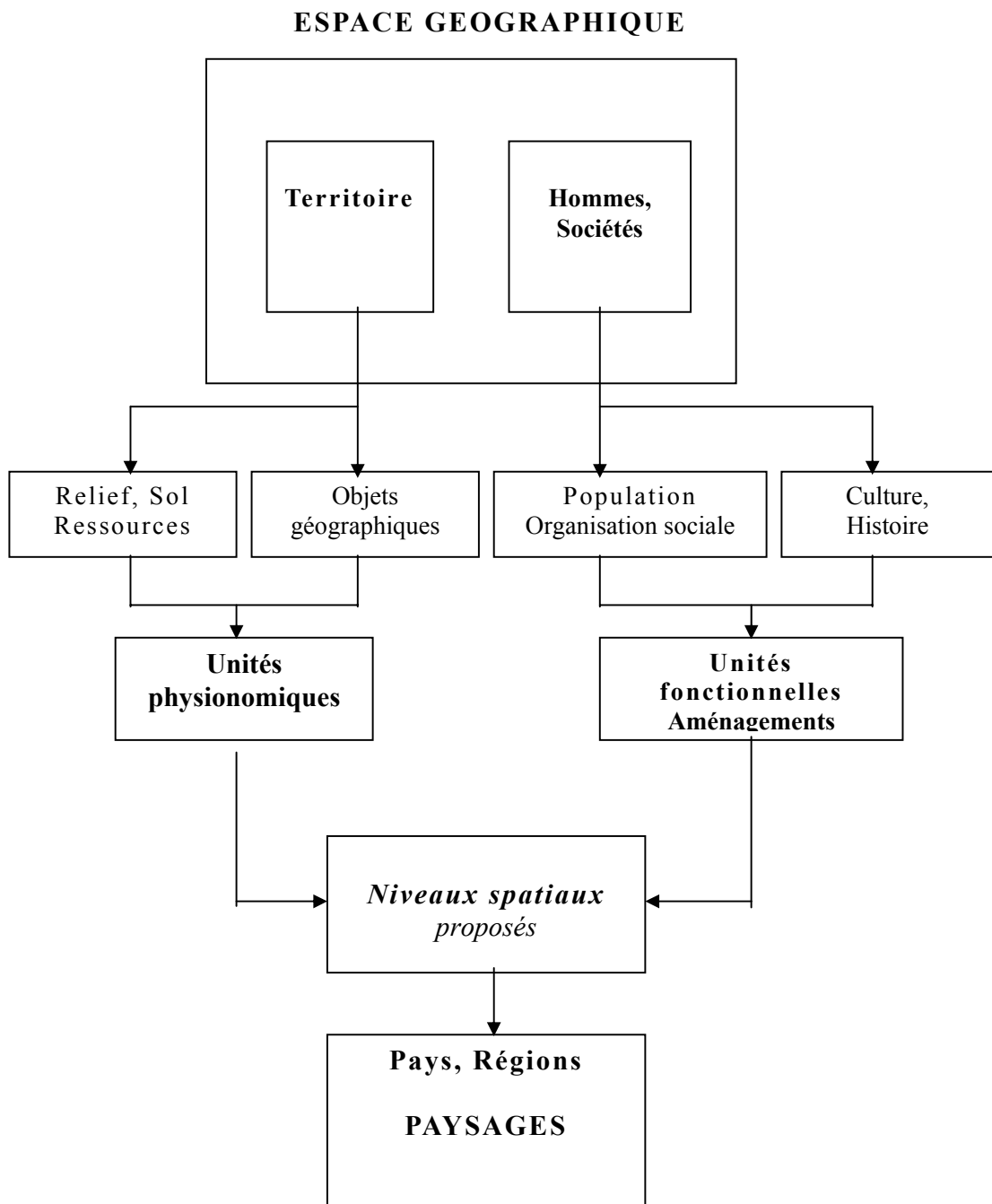
On remarque tout un vocabulaire particulier, mis en valeur par ce type d'études : « espace mental », « espace social », « espace de vie », « image régionale », « géographie de la perception », « géographie du comportement », « phénoménologie de l'espace », « anthropologie de l'espace », « géographie existentielle ». A la fois, on constate que les

travaux sur *l'espace vécu* posent le problème de l'imbrication des types d'espaces : réalité objective/espace mentale, espace perçu/espace vécu qui sont autant d'ensembles à intersection partielle.

En revanche, les notions d'espace vécu et d'espace perçu ne peuvent prétendre couvrir l'ensemble du phénomène culturel, ce « filtre de la civilisation », selon P. Gourou.

Il s'agit du *paysage culturel* – non pas celui de l'art, mais celui qui correspond à la notion allemande de *Kulturlandschaft*. Elle représente la voie moyenne, plus familière aux géographes, qui a été explorée par beaucoup de géographes : des « paysages humanisés » de Ph. Pinchemel, aux paysages des « civilisations » de P. Gourou ou de G. Sauter, mais aussi à ceux de G. Bertrand ou de J.-M. Palierne, aux « cadres de vie » de Rougerie, aux recherches cartographiques de M. Bruneau et de G. Cabaussel, ou aux « paysages urbains » de S. Rimbart jusqu'à la « poétique de l'espace » de Gaston Bachelard.

Les recherches de l'équipe bisontine représentent une autre façon d'explorer les perçus du paysage, un paysage systémisé et, en quelque sorte, médiatisé par les images du « donné à voir » : « dans notre conception préalable, le paysage c'est tout d'abord une forme qui s'exprime, à travers la topographie, en termes géologiques, géomorphologiques surtout. C'est ensuite une physionomie qui s'exprime par un couvert, les strates de la végétation, leur disposition... » (Brossard et Wieber, 1980).



Simona NICULESCU, 2001

Figure 3 : Synthèse des approches anthropocentristes du paysage

2.3.4. Concept encore flou, définition, approches multiples

Thème pluridisciplinaire par excellence, il paraît impossible de donner une seule définition à la notion de paysage, d'autant plus qu'il reste encore beaucoup d'ambiguïtés concernant le cadre théorique à tous les niveaux du « système paysage », de la production abiotique ou biotique jusqu'aux mécanismes de décisions d'aménagement ou de préférences esthétiques. Ce niveau de la réflexion logique et théorique si nécessaire permet de définir le cadre conceptuel dans lequel la recherche présentée ici va suivre.

L'idée que les deux grands types d'approches sur le *paysage*, d'une part, l'analyse des structures spatiales écologiques et, d'autre part, l'analyse du paysage perçu, peuvent être reliées par des « ponts » épistémologiques et méthodologiques. Ainsi, on peut donner un statut scientifique au *paysage* (Berdoulay, Phipps et Poulin, 1982).

Par ailleurs, il y a plusieurs tentatives de trouver des articulations entre les deux modes d'approches des paysages – l'étude d'ordre cognitif d'un objet et l'étude d'ordre perceptif du sujet. L'école de Toulouse propose une méthode intégrée ; l'intégration n'étant pas la synthèse et l'analyse du paysage n'étant pas une « super-synthèse » encyclopédique, il s'agit d'une analyse de système qui reconnaît une hiérarchie entre les ensembles et les éléments et en étudie les interrelations.

Pour cerner des convergences entre les approches naturalistes et sémiologiques il devient nécessaire de mettre l'accent sur les structures spatiales, formes produites par le fonctionnement écologique mais aussi par les processus générateurs de ces formes.

Dans l'émiettement des approches du paysage (naturaliste ou culturelles, sensibles ou formalisées, conceptuelles et méthodologiques ou

appliquées), on remarque une complexité particulière de *l'approche théorique* du paysage.

Toutes ces recherches participent directement à l'effort de réflexion théorique et épistémologique de la géographie moderne.

Dans toute diversité de formulations, d'approches théoriques des paysages il y a quelques éléments qui sont constamment mis en relations : *l'espace et le regard de l'observateur*.

Aucun des points de vue, des approches ne s'exonèrent de la référence à *l'espace* comme cœur même du concept de paysage : espace mosaïque d'unités hiérarchisées, selon Ducruc et Anseau ; espace transactionnel reliant les espaces abiotique et biotique, selon Phipps ; espace différencié, organisé topologiquement, selon Baudry et Burel, ou même s'organisant, selon Armand ; lieu des corrélations multiples entre les systèmes de significations et l'organisation écologique, selon Berdoulay ; espace où s'agencent les « objets produits par les mécanismes naturels et/ou l'action des sociétés humaines », selon Wieber ou la problématique du paysage doit se fixer comme objectifs une appréhension de l'espace en tant qu'objet de recherche et une prise en compte des aspects naturels et anthropiques (sociaux, culturels et économiques) comme « deux versants d'une même réalité » (Bertrand, 1978). Autant le caractère multiple des éléments qui composent le paysage est important, autant leur organisation est cruciale à la perspective holistique.

Même si la notion de *paysage* est une notion essentiellement spatiale, *le paysage et l'espace* ne sont pas synonymes. Pour Claude Raffestin (1979), il n'est pas possible d'assimiler le paysage et l'espace. Pour lui, il s'agit de deux choses très éloignées l'une de l'autre, deux signes qui communiquent des messages différents à une même géostructure.

On apprécie que le paysage soit l'ensemble des formes qui, à un moment donné, exprimant ce qui reste des relations qui se succèdent dans

un lieu donné, entre l'homme et la nature. L'espace est constitué d'une série de formes animé par la vie. « Le paysage est le morceau de configuration territoriale que peut embrasser le regard » (Santos, 1997).

Et donc, le paysage participe à l'histoire. La réalité paysagère est historique et provient de son association avec l'espace social. Peut-on penser à une dialectique entre la société et l'ensemble des formes spatiales, autrement dit une dialectique société-paysage ? Ou la dialectique se fait-elle exclusivement entre société et espace ? C'est la société qui anime les formes spatiales, leur donnant un contenu, une vie : « L'espace est une dimension intrinsèque des sociétés » (Brunet, 1993).

La dialectique a lieu entre des actions nouvelles et une situation ancienne et donc on affirme que le paysage, par essence, relève d'une dialectique entre des lois physiques et des « lois » sociales.

Ensuite, bien sûr, on se pose la question sur le type de lien qui peut exister entre l'organisation léguée par le fonctionnement écologique, plus ou moins marquée par l'action anthropique et l'organisation perçue, intégrée et transformée par l'observateur. C'est là que se situe la coupure avec le regard de l'artiste. En reconnaissant *a priori* la réalité socio-écologique du paysage, on situe la réflexion sur *l'interface nature-société*.

Comment le sens que l'observateur va conférer au paysage s'articule-t-il sur l'organisation du territoire ? De la sorte, on passe à un autre type d'approches des paysages – l'approche directe, concrète, parfois dénommée « sensuelle ».

Actuellement, il y a un vaste courant mondial qui tend à s'imposer progressivement dans les pays développés et qui pourrait peut-être se rattacher aux idées de l'architecte Frank Lloyd Wright ; et défendu par toute une école de paysagistes : Bernard Lassus en France, Georges Neuray en Belgique, Appleton en Grande-Bretagne, Yoshio Nakamura et Tadahiko Higuchi au Japon. Il s'agit d'une autre catégorie de recherches,

celles liées à l'aménagement, à des études d'évaluation ou d'appréciations des paysages.

Les préoccupations paysagères sont reconnues et intégrées explicitement dans le droit rural et de l'urbanisme en France. Toujours en France, les Plans d'Occupation des Sols et les plans d'aménagement doivent prendre en compte la préservation de la qualité des paysages et la maîtrise de leur évolution.

Les pratiques en direction de l'aménagement du paysage s'orientent également vers d'autres façons de concevoir le paysage qui sont le fait le plus souvent des architectes ou des paysagistes. La principale politique est celle de l'intégration visuelle. Cette méthode d'approche du « paysage d'aménagement » repose en définitive sur la détection des éléments négatifs ou positifs du paysage, la négociation, une bonne planification des opérations dans le temps, l'utilisation des outils réglementaires et juridiques existant ou à créer, l'intervention des opérateurs.

3. Le système dynamique paysager

A la dimension spatiale des paysages, il faut ajouter la dynamique temporelle : un paysage évolue plus ou moins rapidement avec le temps. C'est pourquoi qu'on trouve les classifications sur le paysage comme des *paysages stables*, mais où il y a une certaine dynamique assurée par des échanges entre ses éléments (cellules ou unités). Un paysage est considéré stable si sa structure spatiale se maintient, malgré les pressions internes et les influences externes. Le paysage peut être conçu aussi comme un *système dynamique*. Il se transforme de façon continue sous l'action des facteurs naturels et humains.

La *dynamique* s'apprécie à différents pas de temps, comme le temps de l'exploration du paysage qui agit sur les objets paysagers et sur les images qu'ils constituent, le temps de la mémoire des expériences

antérieures. D'une façon générale, il existe plusieurs *temps* qui interviennent dans la problématique du paysage, qui interfèrent souvent, en rétroactions complexes.

Dans le premier cas, il faut parler du temps plus ou moins lent des processus et des aménagements, et du temps cyclique des saisons, des jours et des ambiances climatiques instantanées. Pour le deuxième niveau on parle du temps construit par les sociétés avec des héritages. On parle aussi du temps de la genèse du paysage, celui des changements structurels, celui des processus locaux et celui de la perception de ces deux niveaux.

A présent, c'est la dynamique de l'organisation du paysage qui intéresse beaucoup, et donc on s'interroge comment cette organisation évolue dans le temps.

Cette approche peut se focaliser sur des processus qui affectent le paysage au niveau global dans la dynamique de son organisation. Ils peuvent être des processus d'organisation, de destruction ou de régénération de l'organisation, d'émergence, de développement, de mutation ou même de disparition des structures d'organisation de l'espace.

On met en discussion aussi une autre perspective de travail sur la dynamique des paysages, celle dans le cas où il s'agirait de la quantification de la structure, du fonctionnement et de l'évolution des paysages et quand deux optiques complémentaires se confrontent : l'une étudie la dynamique spatiale des unités paysagères, l'autre, la dynamique des composants présents dans ces unités paysagères. La télédétection et la photo-interprétation sont les plus à mêmes pour effectuer une étude pertinente de la dynamique spatiale. Il faut aussi savoir discerner les aspects dynamiques à caractère périodique, tels que les variations saisonnières.

La notion de *dynamique des paysages* inclut au sein d'un même système plusieurs types de dynamiques : « Rien dans le paysage ne change en même temps, à la même vitesse ou dans la même direction » (Santos, 1978).

Cette diversité de *dynamique des paysages* peut être liée au *déphasage entre le naturel et le social*, ainsi un bon nombre de processus naturels s'inscrivent au-delà de la durée des groupes sociaux. Par exemple, diverses ressources naturelles sont considérées comme « non renouvelables » à l'échelle humaine, soit qu'elles correspondent à un héritage géologique (minerais, nappes d'eau souterraine, etc.), soit que leur mise en place exige des siècles (sols, forêts). Un parcellaire, un sol et un certain type de végétation, combinés dans un même paysage, n'ont pas la même durée d'élaboration, en particulier du point de vue économique. Cette variabilité temporelle dénommée *banal* par quelques spécialistes n'est pas directement appréhendée par la « lecture » du paysage.

Ensuite, à un autre niveau, il y a un *déphasage* entre l'élaboration des éléments matériels du système de production et l'élaboration des structures mentales. Les représentations sociales du paysage s'enracinent au plus profond dans la mémoire collective. Chaque situation différente suppose des démarches aussi différentes.

Mais la dynamique spatiale s'inscrit également dans la durée historique. L'espace enregistre l'histoire des activités économiques et sociales dans un milieu donné. Les sociétés humaines ont su entretenir avec leur environnement des relations différentes, des transformations du milieu, des mutations dans l'utilisation de l'espace et donc des modifications des paysages. Lentes ou brutales, ces mutations ont abouti à des équilibres différents selon les techniques et les modes de production de chaque époque.

Les formes historiques ne sont pas passives ; elles ne sont pas seulement « patrimoine », « héritage », « mémoire » ; elles sont actives

dans le processus de création des nouvelles formes, structures et systèmes et elles participent à la détermination de l'espace contemporain et de l'espace à venir. La problématique se rattache au structuralisme et on y retrouve le vieux débat sur les rapports entre la synchronie et la diachronie, entre ce qui revient à la structure des choses ou à leur genèse. Les formes et les structures spatiales sont historiques et en constantes transformations. Donc, le paysage est une résultante entre un héritage historique à un instant donné, l'usage qu'en fait la société actuelle.

Bien entendu, qu'il y a toute une série de causes qui sont à la base de ces changements : une première catégorie est celle qui réside dans les transformations issues d'une « planification autoritaire » d'un style de paysage. Le nouveau paysage adopté par un pouvoir fort (religieux ou politique, comme pour notre région) est imposé à tout un espace²⁸.

En définitive, le paysage résulte des « divers cheminements humains qui se croisent, parfois se complètent ou se contredisent sur une « matrice », elle-même vivante, faite de terre, d'air, d'eau, de végétation et de faune. » (Leveau, 1997). Comme cheminements humains, on cite souvent dans la littérature de spécialité : le religieux, au sens large qui exprime le rapport entre les hommes et le sacré ; l'imaginaire, même le rêve, dans le sens esthétique ; le social qui, avec le politique, marquent de plus en plus du terrain, et sans doute faut-il pas négliger la technique, le pragmatique, ou l'industrielle.

Ce souci d'appréhender les dynamiques spatio-temporelles, est une spécificité de la démarche géographique.

²⁸Comme les routes, les villes, les maisons, etc. (Et pourquoi pas l'exemple du paysage rural communiste roumain).

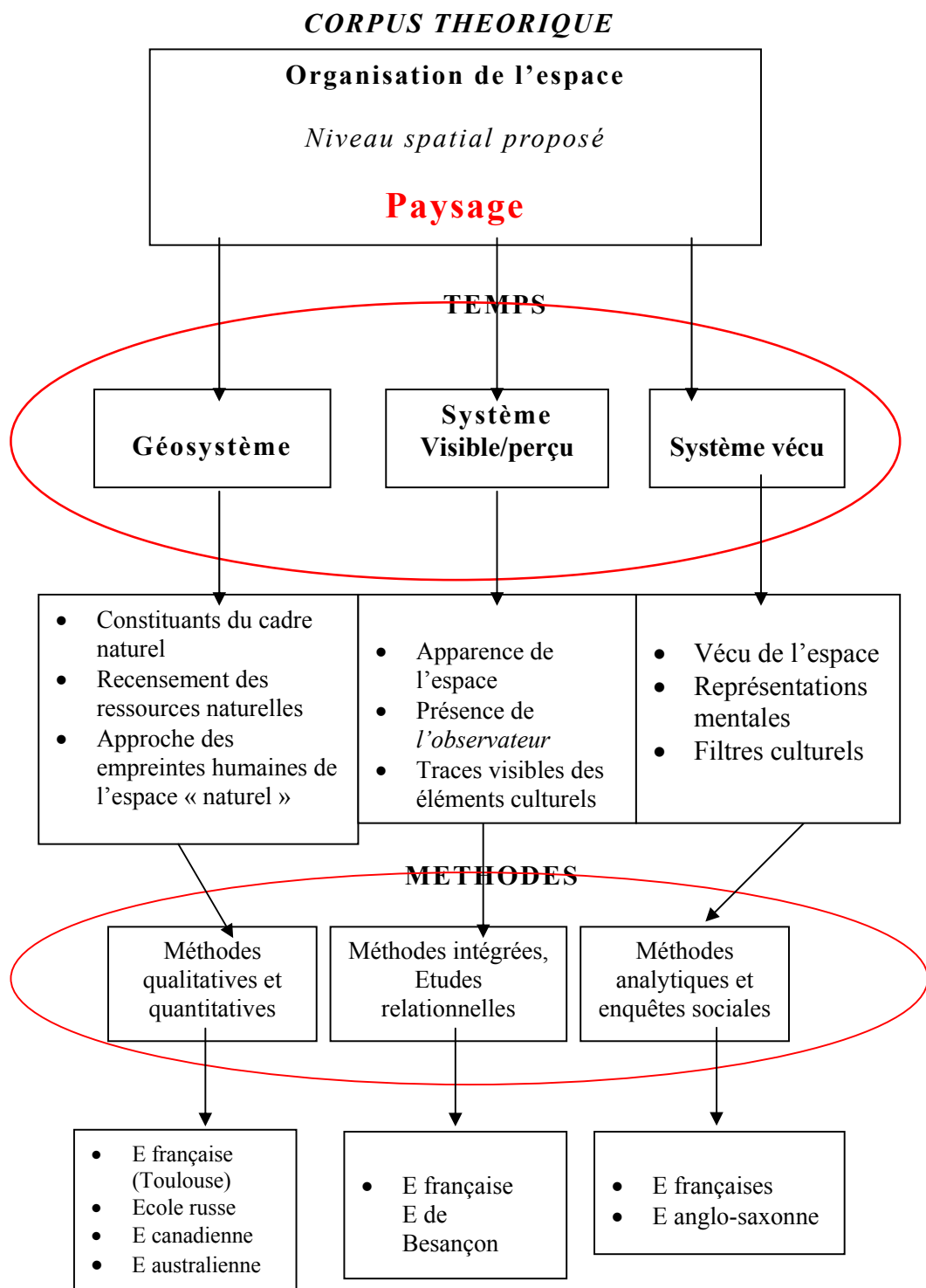


Figure 4 : Synthèse des approches géographiques du paysage

4. Le paysage dans notre acception

Le paysage ne se réduit pas aux données visuelles du monde qui nous entoure. Il est toujours spécifié de quelque manière par la subjectivité de l'observateur, subjectivité qui n'est davantage qu'un simple point de vue optique. *L'étude paysagère* est donc autre chose qu'une morphologie de l'environnement.

Inversement, le paysage n'est pas qu'un « miroir de l'âme » (Berque). Il se rapporte à des objets concrets, lesquels existent réellement autour de nous. L'étude paysagère est donc autre chose qu'une psychologie du regard. Ainsi, l'émergence du sens des paysages suivra une perspective systémique.

Le paysage ne réside ni seulement dans l'objet, ni seulement dans le sujet, mais dans l'interaction complexe de ces deux termes. Ce rapport met en jeu des échelles diverses de temps et d'espace. C'est justement à la complexité même de ce croisement que s'attache notre *étude paysagère*.

Aujourd'hui, les valeurs attribuées au paysage témoignent de variations conjoncturelles et locales. Le paysage est impliqué dans la vie sociale (et réciproquement), il est conditionné en permanence par des rapports sociaux. Le paysage participe à l'histoire. La réalité paysagère est historique et provient de son association avec l'espace social et celui naturel. Si le système de production change, toute la relation paysagère en sera modifiée, hormis quelques éléments qui peuvent se maintenir par inertie.

Paysage et espace sont une sorte de « palimpseste » où les actions des différentes générations se superposent par des accumulations et de substitutions. Le paysage est donc un produit social qu'il faut situer par rapport aux productions naturalistes que sont le géosystème et les

écosystèmes. Mais, quand on considère l'espace géographique et le paysage comme apparence de celui-ci, les analyses diachroniques et synchroniques sont deux façons d'appréhender l'espace et le temps.

Finalement, on conçoit « le paysage » comme une entité dynamique, où la nature et la société sont en constante interaction. Il peut être imaginaire, construit, il peut avoir une valeur affective et une valeur d'usage.

S'interroger sur la notion de « paysage », envisagée tant prospectivement, surtout par le politique, que rétrospectivement par l'historique et le géographique, conduit ainsi à penser que le paysage a toujours été, qu'il est en permanence, et qu'il doit désormais être « inventé » par la société. Il ne faut pas s'étonner quand on entend parler si souvent de « l'invention » du paysage, tout simplement parce que le paysage traduit que la réalité doit plus que jamais être instituée par des *acteurs sociaux*, ainsi que la « crise » paysagère est intimement associée à un dysfonctionnement social.

La crise et la mutation interagissent dans l'espace est-européen; la période est caractérisée par des dynamiques brèves, ponctuées par des retournements brusques. Le terme de *crise* recouvre un état de dysfonctionnement général avec troubles divers; celui de *mutation* recouvre un changement dans les structures de fonctionnement, posant parfois la question de retour à des fonctionnements antérieurs.

La ruralité agricole est très présente avec 3-4 millions d'actifs agricoles (35% et 20% des actifs totaux) et où la productivité trop faible du travail agricole sur de très petites exploitations est la question centrale, et dans un contexte où manquent les alternatives d'emploi non agricoles capables de « soulager » la surcharge des campagnes. Cette question a de fortes implications politiques. « La transition post-socialiste est le passage d'un univers clos et isolé » (Rey, 1996) - où le contrôle étatique par l'agent du Parti avait la priorité - à un univers ouvert où

l'économie de marché et les principes de la démocratie politique sont les nouveaux « horizons de valeurs » (Rey, 1996) exigent de différentes « attitudes » notamment politiques.

Dans la période post-socialiste cette crise s'est traduite par une forte chute des productions et l'apparition de terres laissées en friches, et par l'existence d'une discontinuité paysagère majeure introduite par l'ordre foncier collectiviste. Cette focalisation sur la question foncière renvoie à ce qui fut la dominante historique de cette période européenne, celle du dualisme agraire, puis des réformes agraires, et conduit à reconsidérer la place du foncier dans le changement global.

En acceptant ce point de vue, on se pose immédiatement et sans doute la question : Est-ce que la Roumanie et les Balkans, en général, sont en « crise » paysagère ? Existe-t-il une « crise » paysagère en l'Europe de l'Est ? Quel paysage contemporain pour cette partie de l'Europe ?

L'observation de l'organisation spatiale actuelle et des paysages ainsi que l'analyse des héritages constitue l'une des bases de l'étude des paysages. Quels *outils et quelles démarches* employer pour identifier les évolutions en cours et prévoir leurs incidences paysagères ? *Quels types de résultats* peut-on en attendre ? Dans quelle mesure contribuent-ils à la définition, à l'identification du paysage ? Le paysage devenu un produit social finalisé exige aussi une analyse qui passe inévitablement par une approche zonale qui ne doit pas négliger pour autant l'approche des constituants physiques du milieu.

Le paysage pose des questions, mais les réponses sont ailleurs. Il faut apprendre à décrypter les signes. L'espace est composé des « mémoires », de nature, d'histoire et des lois physiques. Avant de définir les dynamiques et de prévoir les transformations partiales, l'établissement d'une typologie des paysages peut aider à la compréhension des paysages et particulièrement à leur gestion.

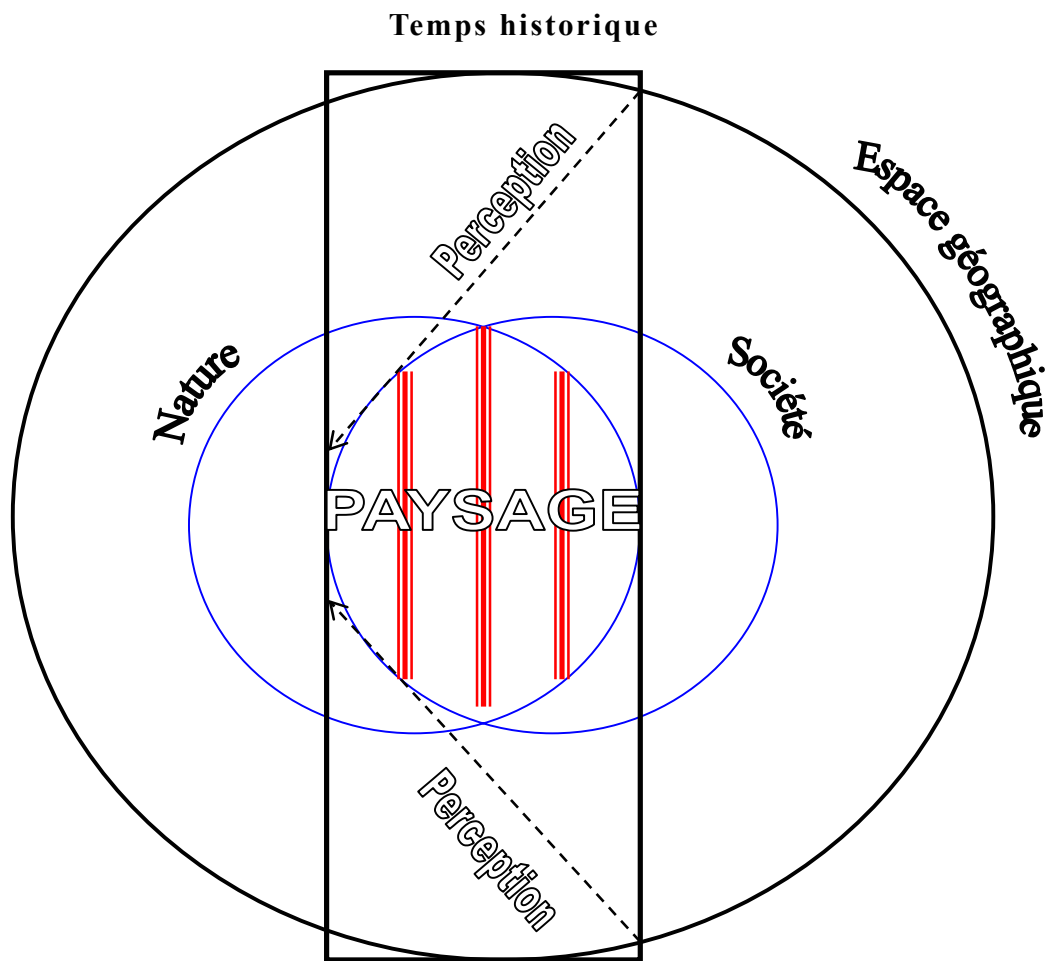
Pour répondre à toute cette série de questions, *une chaîne méthodologique* donc est proposée où s'articulent différents outils et procédures (deuxième partie) adaptés à l'analyse des structures des paysages, à leur dynamique sur le Plateau de Falticeni.

L'analyse du paysage est alors un moyen d'approche de l'évolution de toute sorte d'espace dans sa globalité qui ne se justifie d'abord que par rapport à la société qui l'a élaboré et qui vit dans les cadres technologiques et culturels de son système de production et dans son milieu donné.

La démarche méthodologique mise au point est reproductible et applicable à l'ensemble du territoire roumain. Cette chaîne méthodologique pourra, peut-être, aider à gérer les paysages de demain.

En conclusion, le paysage, dans notre acception, est une notion intégratrice, systémique, essentiellement spatiale et temporelle qui passe par le visible et qui prend en compte l'interface espace-société. Au-delà des apparences et des images imposées, on considère que les paysages que nous produisons et qui nous entourent nous échappent encore dans leur profondeur historique, géographique, écologique et sociale. En pensant que les paysages reflètent largement les principes politiques qui gèrent les sociétés on peut affirmer que le processus paysager n'est pas encore maîtrisé même si les recherches sur le paysage répondent à un nouveau découpage de savoir contemporain.

On peut affirmer aussi qu'il semble impossible de dominer toutes les facettes du paysage dans une seule étude. C'est pourquoi seuls certains aspects sont envisagés ici, en fonction des outils et des méthodes retenues.



Simona NICULESCU, 2001

Le paysage se situe à l'interface nature-société, c'est une apparence de l'espace géographique qui prend forme par la perception humaine. Il participe à l'histoire, il peut être construit, il peut avoir une valeur affective, d'usage ou encore d'imaginaire. Il peut être un « produit » social, projeté dans un espace physique.

Figure 5 : La notion de paysage dans notre acception et dans notre étude paysagère

5. Quel *paysage contemporain* pour l'Europe de l'Est et pour la Roumanie, en particulier

De toute la « panoplie » d'approches du *paysage* il n'est pas facile de trouver la « matrice » paysagère la plus appropriée pour l'Europe de l'Est contemporaine, et notamment pour la Roumanie.

Quel paysage pour l'Europe de l'Est contemporaine, pour cet espace géographique compliqué à saisir, fait d'un réseau subtil de divergences, de superpositions et d'emboîtements (un espace où se rencontrent trois grands mondes culturels - la latinité, la germanité et la slavité, deux alphabets - le latin et le cyrillique et quatre grandes religions - catholicisme, protestantisme, orthodoxie, islam) ?

Suite aux fluctuations des frontières dans cet espace, quels types de paysages observons-nous ? Quelles trames historiques sont encore décelables dans l'espace ?

En réfléchissant à ces questions, à cette situation de l'Europe de l'Est et en se proposant d'appréhender cet espace géographique du point de vue du *paysage* il faut accepter le fait que le *paysage* puisse prendre des valeurs politiques, et qu'il produit des « signaux » (Ormaux, 1987) que nous percevons et analysons. Ainsi, le marque du politique dans l'espace est indiscutable, en tenant compte de la situation concrète de l'espace géographique à étudier.

On propose une façon de percevoir et d'observer la Péninsule Balkanique, en 1994 à l'aide d'une image prise pendant la nuit (fig. 6), où les villes s'amassent comme une nébuleuse qui s'étendent d'Istanbul jusqu'au nord de la Roumanie en passant après par l'Ukraine et la République de Moldavie. En analysant le *paysage* « incrusté » sur cette

image, et avant de comprendre le contenu des *paysages* marqué par le politique de cet espace géographique, on peut structurer notre « discours » théorique autour de quelques problématiques : *l'espace* est produit et organisé par des sociétés dans un milieu donné : « l'espace géographique est social », un « produit social » (R. Brunet), ses formes et ses structures proviennent de l'action humaine dans un cadre physico-géographique donné. D'ici jusqu'à la *gestion de l'espace*, reflété sur l'image, n'est qu'un seul pas et donc on peut dire que les formes et les structures sont marquées par les actions sociales et politiques.

Image prise de nuit sur l'Europe Centrale et de l'Est

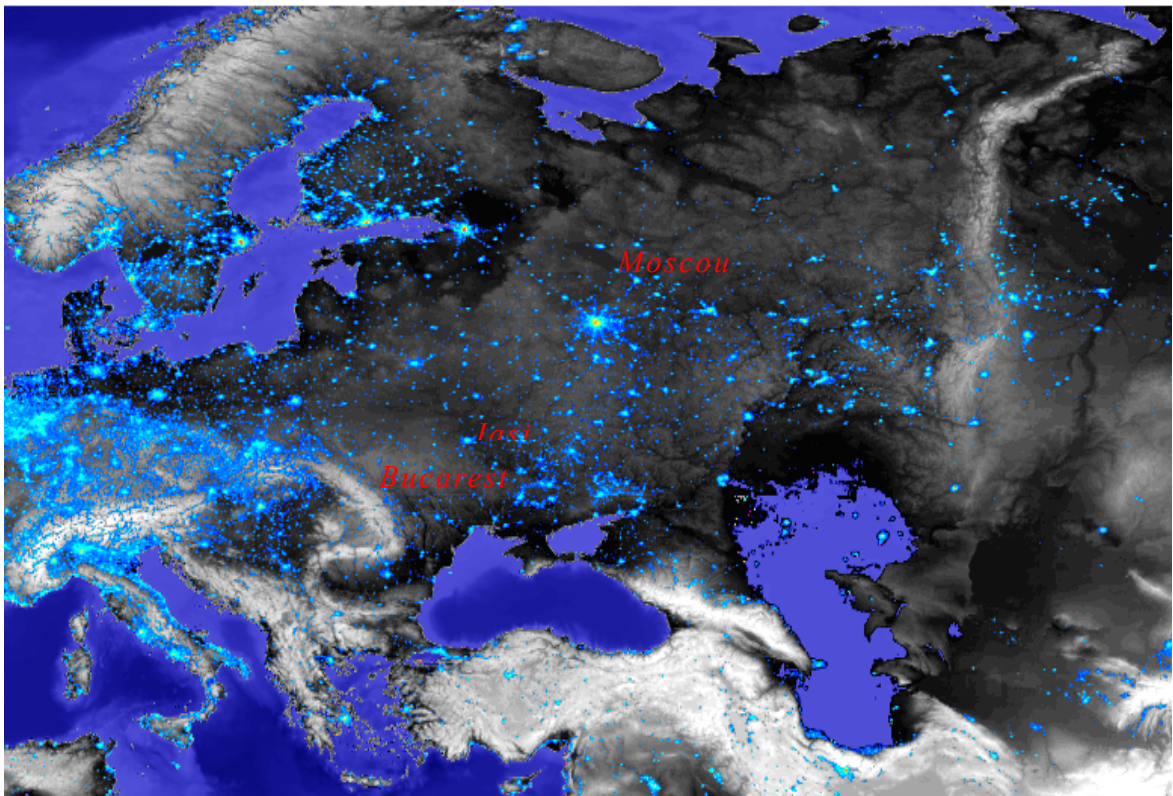


Figure 6.

Un deuxième aspect qui s'impose comme essentiel dans notre analyse est celui lié au fait que chaque société « secrète » une interrelation paysagère et que chaque groupe social vit un *paysage* spécifique dont le contenu, l'extension et la polarisation dépendent essentiellement de l'organisation du travail et des niveaux culturels. Le paysage apparaît de plus en plus comme un produit social « historicisé » qui permet d'interpréter l'espace géographique dans les limites d'un système de production économique et culturelle.

Une troisième idée qui découle toujours de la dimension sociale du paysage de notre image, est celle de la « discontinuité géographique » : « L'activité humaine crée des espaces et de l'espace ». Si la réalité de l'espace géographique montre des discontinuités, ce n'est pas par accident mais par « essence ». On constate plusieurs « discontinuités » sur notre image surtout d'ordre économique qui créent de différents espaces.

Il y a certains auteurs, comme G. Bertrand, 1978, qui, à partir de telles interprétations, envisagent l'élaboration de « scénario paysager ». « Un tel scénario » peut être représenté sur notre image par le modèle économique et culturel dominant de la Péninsule Balkanique en 1994, ou autrement dit qui expriment la situation réelle de différentes catégories sociales dans leur pratique économique et culturelle de l'espace après la chute du communisme.

Il y a aussi un autre message « caché », qui est transmis à travers notre image sur le « milieu géographique de la période actuelle »²⁹ (Santos, 1997). Il s'agit de la « scientification et la technicisation » du paysage.

²⁹ « L'histoire du milieu géographique a connu trois étapes : le milieu naturel, le milieu technique et le milieu technico-scientifique-informationnel » (Santos, 1997).

Si l'on veut comprendre l'espace dans le monde globalisé d'aujourd'hui, il faut le regarder au-delà de la fonction exercée localement et que l'on remonte aux décisions qui peuvent venir de « loin », qui peuvent avoir même une portée planétaire. Dans cette vision, le milieu géographique de la globalisation est à l'image du milieu technico-scientifique-informationnel. Il tend à être universel et obéit à une logique mondiale. « L'espace où l'homme survit depuis plus de cinquante mille ans tend à fonctionner comme une unité », dit J. Bosque Maurel.

Les satellites qui donnent un portrait de la planète à intervalles réguliers, permettent de suivre l'évolution des situations et peuvent aider souvent à faire des projections dans le futur. C'est pourquoi on parle de plus en plus de « la connaissance » comme ressource. On peut dire que d'une façon générale, les fractions de territoire ainsi « instrumentalisées » offrent plus de possibilités de succès que d'autres disposants des mêmes conditions et ressources naturelles, mais sans ces ressources de la connaissance. Entre deux régions dotées des mêmes potentialités physiques, celle qui est le mieux équipée scientifiquement offrira un meilleur rapport investissement/produit grâce au « just-in-time » des ressources matérielles et humaines.

De cette manière, on parle d'une nouvelle dynamique de différenciation spatiale – entre les zones servies par ces possibilités de prévisions et les zones qui en sont dépourvues. Cette sélectivité spatiale et socio-économique induit des changements rapides dans la « division territoriale du travail ». La question de territorialité perd de son contenu classique et prend d'autres dimensions, tout comme celle de « déterritorialisation » (Ianni, 1992 ; Margolin, 1991). Si dans « l'histoire du paysage » on constatait à un certain moment que l'espace était largement traité avant le temps, actuellement certains auteurs poussent le

raisonnement jusqu'à parler de la suppression de l'espace par le temps (Virilio, 1984).

On parle également d'une « banalisation » des paysages culturels (Cunill, 1994). Aujourd'hui l'espace est brisé par le temps et les coûts. On assiste à la naissance d'un « espace discret », contemporain d'un temps réel mondial. De là vient aussi la mention fréquente d'un espace sans frontières (Masuda, 1982) ou la « gestion extérieure des territoires » (Paviani et Pires, 1993). La mondialisation, dit P. Veltz (1993) doit être vue comme « une gestion globale des multiples différenciations territoriales ».

En analysant notre image ou tout simplement en la regardant, on remarque aisément l'importance de la notion de réseau mondial qui s'impose de plus en plus en cette phase de l'histoire. La notion de réseau s'applique donc à l'économie mondiale et sa configuration dépasse les frontières nationales (Ominami, 1986). L'existence des réseaux est inséparable sans doute de la question du pouvoir. Ainsi, « La géographie moderniste doit travailler avec une notion d'espace qui exprime son état de forme-contenu, et qui considère les systèmes techniques (la télédétection dans notre cas) comme une union entre temps et matière, entre stabilité et histoire » (Santos, 1997).

Dans notre recherche géographique on va réitérer seulement quelques aspects du *paysage* marqué par le politique de Roumanie pour créer un cadre explicatif politico-législatif, même économique pour nos applications de la dynamique des paysages du Plateau de Falticeni.

Dans une phrase, l'économie roumaine, selon les rapports de l'Union Européenne, après « la descente aux enfers » de 1991 à 1994, la coûteuse et discutable « embellie » des années 1995-1996, la douloureuse récession

de 14% entre 1997 et 1999³⁰, la Roumanie a timidement renoué, en 2000, avec la croissance (1.6%)³¹.

Dans notre analyse paysagère on constate les conséquences des restructurations et des privatisations qui ont beaucoup influencé le taux de chômage qui continue à grimper (11.5% contre 10.3% en 1998) touchant massivement certaines régions ou villes (tout comme les villes du Plateau de Falticeni, cf. les applications de la troisième partie) où l'emploi dépendait souvent d'une seule entreprise ou activité industrielle. La principale conséquence de cette situation est celle liée au retour d'une bonne partie de la population au milieu rural, situation qui change les structures spatiales dans les deux milieux.

Les autorités s'engagent à maintenir le taux de chômage au-dessous de 9.9% (contre 10.5% fin 2000), à majorer les salaires de façon à ce qu'ils progressent de 4-4.5% en termes réels, à augmenter le salaire minimum de 10%. L'une des explications fondamentales des paysages et surtout de leur organisation spatiale, surtout pour les paysages agricoles se trouve toujours et partout dans la législation.

L'organisation spatiale reflète des images mentales collectives privilégiées par l'histoire. Ces images nous sont transmises par l'intermédiaire de lois, de règlements ; c'est pourquoi les interprétations juridiques ont une importance primordiale. Parmi les lois qui ont

³⁰ Dans la période 1997-1999 la Roumanie a connu une sévère récession (-1.5%) et donc la Roumanie a été considérée dans cette période comme la « lanterne rouge » de la région, puisqu'en décembre 1999, elle restait le seul pays candidat à ne pas encore avoir renoué avec la croissance.

³¹ Ce redressement est essentiellement redevable aux performances de l'ensemble du secteur industriel, et notamment des branches tournées vers l'exportation qui contribue pour un tiers à la formation du PIB. Ces bonnes performances commerciales sont parvenues à neutraliser, pour partie, les effets désastreux de la sécheresse sur l'agriculture (2000) dont la production a chuté de 6.1%, entraînant une baisse de la part relative de l'agriculture dans le PIB de 13.9 à 11.4%.

beaucoup influencé les paysages roumains post-communistes, notamment les paysages et les structures agraires, on cite la Loi 18/1991 de la redistribution des terres aux anciens propriétaires et la Loi du 10 janvier 2000 (« Loi Lupu ») de restitution des terres agricoles et des forêts – les surfaces restituables passent de 10 à 50 ha pour les terres agricoles et pour les forêts.

Quant aux paysages du Plateau de Falticeni, on considère qu'il est nécessaire d'aborder l'analyse liée à la différenciation régionale. On trouve souvent des réflexions sur la « région », comme une notion « à géométrie variable où l'on peut se rendre compte de la variété des structures et des systèmes qui caractérisent un espace ». En tout cas, l'espace fourmille de systèmes qui s'enchevêtrent et se superposent, ce qui n'est nullement contradictoire avec l'idée d'une hiérarchie des systèmes (fig. 7). On remarquera que Brunet (1969) considère la *région* comme un échelon territorial, un sous-ensemble de l'espace, qui ne peut apparaître qu'à un certain niveau de l'analyse et dans certains espaces.

Dans notre approche paysagère, la localisation géographique est prise en charge par l'analyse spatiale qui propose un ensemble de techniques visant à traiter l'information, à attribuer aux phénomènes une localisation précise et à étudier les relations spatiales que les lieux les entretiennent les uns avec les autres.

6. Conclusion

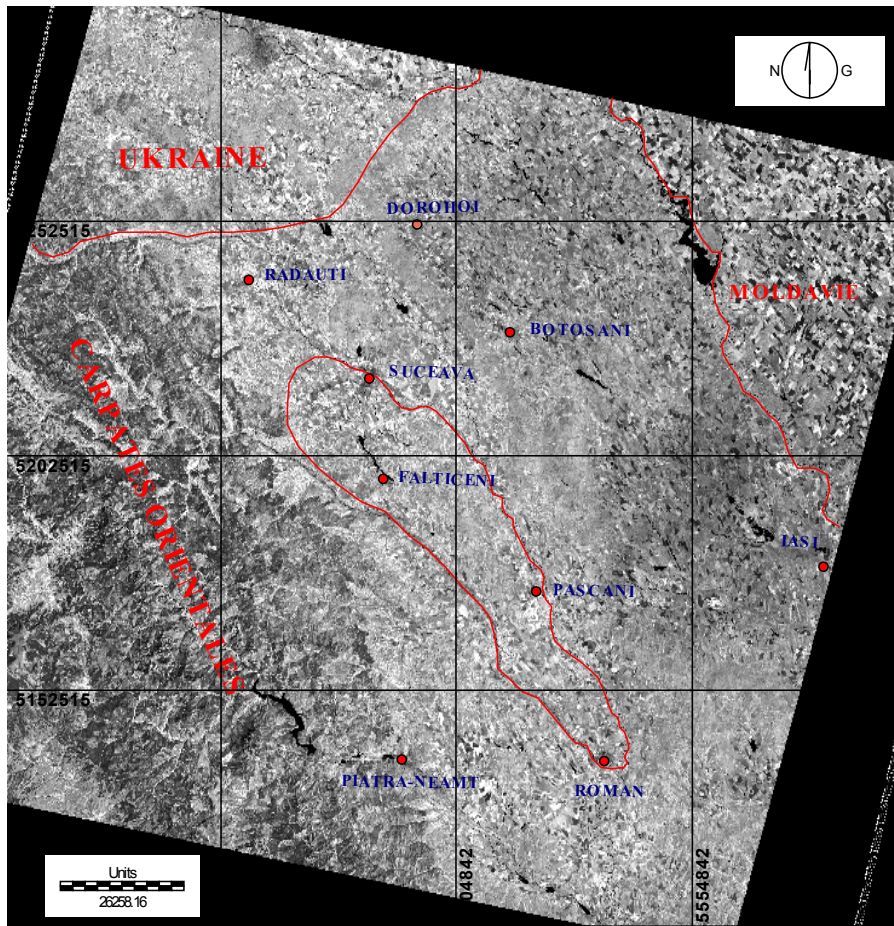
Cette présentation générale des paysages n'a pas la prétention d'être une présentation exhaustive ni de « *l'histoire du paysage* », ni du corpus théorique sur le *paysage*. Elle s'organise plutôt comme une synthèse de

tous les deux en essayant de créer le cadre conceptuel de notre étude paysagère et à justifier la démarche méthodologique choisie.

Au niveau de la présentation des concepts, les approches plasticiennes et du « vécu » n'étaient pas abordées, dans la mesure où notre étude s'intéresse préférentiellement aux formes et aux différentes occupations du sol à différentes échelles et à différents pas de temps.

Au-delà de notre acception sur *le paysage*, on souligne en conclusion l'importance de l'association de la notion du paysage à une méthodologie aussi rigoureuse que possible. On propose la télédétection, la statistique spatiale et d'autres méthodes de cartographie automatique. Cette présentation s'est surtout appuyée sur les concepts des écoles géographiques russe et française. Les tendances de ces deux écoles ont longuement influencé l'école géographique roumaine.

Scène LANDSAT géoréférencée
Position géographique du Plateau de Moldavie et du Plateau de Falticeni



Projection cartographique UTM 35N

Simona NICULESCU, 2000

Le paysage actuel est-il sous le "signe" de l'histoire, de différents régimes politiques, socio-économiques ?

Figure 7.